

# ANABASES

---

Traditions et Réceptions de l'Antiquité

N° 24  
2016

E.R.A.S.M.E.

Université Toulouse - Jean Jaurès



## Sommaire

---

N° 24 - 2016

### Historiographie et identités culturelles

« Autour des sarcophages des époux »

Journée d'étude du 5 décembre 2014, TRAME, EA 4284

Université de Picardie Jules Verne (Amiens) et Institut universitaire de France

Marie-Laurence HAACK

Introduction « Les sarcophages des Époux » : la femme, le banquet  
et la mort chez les Étrusques . . . . . II

Gianpaolo NADALINI

Le sarcophage des Époux du musée Campana de Cerveteri à Paris :  
histoire d'une découverte dissimulée . . . . . 15

Rita COSENTINO

Il Sarcofago degli Sposi : dalla scoperta alla realtà virtuale . . . . . 27

Petra AMANN

L'immagine della coppia nella pittura tombale arcaica dell'Etruria . . . . . 43

Lavinia MAGNANI

La femme étrusque et son époux à travers l'épigraphie . . . . . 63

Laurent HUGOT

Les couples étrusques au banquet : pratiques rituelles et alimentaires . . . . . 77

Marie-Laurence HAACK

Tanaquil et les chemises noires et brunes. . . . . 93

Alain PASQUIER

Sarcophages et *klinai*

À propos de la représentation du couple dans l'art grec . . . . . 107

Michela COSTANZI	
Le langage du couple grec : lecture de quelques inscriptions . . . . .	125
Marie-Laurence HAACK	
Conclusion . . . . .	139

### **Traditions du patrimoine antique**

Vincent PUECH	
Les statues des bains de Zeuxippe à Constantinople : collection et patrimoine dans l'Antiquité tardive . . . . .	145
Pierre DUROISIN	
<i>Le Cardinal Capella</i> de Henry de Montherlant. Fragments d'un récit inachevé . . . . .	183
Alain BALLABRIGA	
L'énigme de Delphes : Vassilis Alexakis lecteur de Plutarque . . . . .	201
Xin XU	
Sagesse grecque, sagesse chinoise : la réception des philosophes socratiques par les intellectuels chinois du groupe <i>The Critical Review</i> dans les années 1920 et 1930 . . . . .	217

### **Archéologie des savoirs**

Christian MEIER	
Max Weber et l'Antiquité . . . . .	251
François CHAZEL	
Observations d'un « profane » sur une réception singulière, celle de Weber « historien » de l'Antiquité . . . . .	265

### **Actualités et débats**

Claude AZIZA	
Antiquités parallèles (5). N'arrête pas ton char, Ben-Hur ! . . . . .	285
Jean-Marc LUCE	
<i>L'Apollonide</i> de Franz Servais et Leconte de Lisle, récit d'une redécouverte . . . . .	291
Emmanuelle HÉNIN	
L'inépuisable fécondité des anecdotes antiques sur la peinture. Présentation du site <i>Pictor in Fabula</i> . . . . .	297

## L'atelier de l'histoire : chantiers historiographiques

Réception des historiens anciens et fabrique de l'histoire  
(coordonné par Pascal Payen) (6)

Maria Stella TRIFIRÒ

Una riflessione sulle funzioni del sapere etico della reciprocità  
in Erodoto e Tucide . . . . . 313

L'Atelier des doctorants (coordonné par Adeline Grand-Clément) (13)

Elise LEHOUX

Construire la mythologie gréco-romaine par les images :  
pour une « archéologie de papier » entre France et Allemagne (1720-1850) 318

## Comptes rendus de lecture

Franz CUMONT, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*,  
volume édité par Janine et Jean-Charles Balty, avec la collaboration  
de Charles Bossu (S. Ratti) . . . . . 329

Daniel BARBU, Nicolas MEYLAN, Youri VOLOKHINE (éd.),  
*Mondes Clos. Les îles.* (E. Guillon) . . . . . 331

Agnès BÉRENGER et Olivier DARD (dir.), *Gouverner par les lettres*,  
*de l'Antiquité à l'époque contemporaine* (A. Massé) . . . . . 332

Philippe BLAUDEAU et Peter VAN NUFFELEN (éd.), *L'historiographie*  
*tardo-antique et la transmission des savoirs* (M. Cambron-Goulet) . . . . 334

Jacqueline CHRISTIEN et Yohann LE TALLEC, *Léonidas*.  
*Histoire et mémoire d'un sacrifice* (M. Soller) . . . . . 336

Anthony CORBEILL, *Sexing the World. Grammatical Gender*  
*and Biological Sex in Ancient Rome* (S. Rey) . . . . . 338

Olivier DEVILLERS (éd.), *Autour de Pline le Jeune*.  
*En hommage à Nicole Méthy* (Ph. Le Doze) . . . . . 339

John F. DONAHUE, *Food and Drink in Antiquity*.  
*Readings from the Graeco-Roman World, a Sourcebook* (A. Davadie) . . . 341

Sandrine DUBEL, Anne-Marie FAVREAU-LINDER et Estelle OUDOT (éd.),  
*À l'école d'Homère. La culture des orateurs et des sophistes* (A. Ballabriga) 343

Sylvia ESTIENNE, Valérie HUET, François LISSARRAGUE, Francis PROST (dir.),  
*Figures de dieux. Construire le divin en images* (C. Leduc) . . . . . 345

Annick FENET, Natacha LUBTCHANSKY (éd.),  
*Pour une histoire de l'archéologie XVIII<sup>e</sup> siècle - 1945*.  
*Hommage de ses collègues et amis à Ève Gran-Aymerich* (E. Lehoux) . . . 346

Kate FISHER, Rebecca LANGLANDS (éd.), <i>Sex, knowledge and receptions of the past</i> (J. Zaganiaris) . . . . .	348
William DEN HOLLANDER, <i>Josephus, the Emperors, and the City of Rome</i> (C. Aziza) . . . . .	350
Frédéric HURLET, <i>Auguste. Les ambiguïtés du pouvoir</i> (C. Giovénal) . . . . .	351
Luca IORI, <i>Thucydides anglicus. Gli Eight Bookes di Thomas Hobbes e la ricezione inglese delle Storie di Tucidide (1450-1642)</i> (P. Demont) . . . . .	353
Sophie LEFAY, <i>L'Éloquence des pierres. Usages littéraires de l'inscription au XVIII<sup>e</sup> siècle</i> (A. Davadie) . . . . .	355
Peter LIDDEL & Polly LOW (éd.), <i>Inscriptions and their uses in Greek and Latin literature</i> (F. Dell'Oro) . . . . .	356
Eric M. MOORMANN, <i>Pompeii's Ashes. The Reception of the Cities Buried by Vesuvius in Literature, Music, Drama</i> (C. Aziza) . . . . .	358
Konstantinos P. NIKOLOUTOS (éd.), <i>Ancient Greek Women in film</i> (C. Aziza) . . . . .	359
T. POWER & R. K. GIBSON (éd.), <i>Suetonius the Biographer. Studies in Roman Lives</i> (O. Devillers) . . . . .	360
Francesca PRESCENDI, <i>Rois éphémères, enquêtes sur le sacrifice humain</i> (C. Joncheray) . . . . .	361
Stéphane RATTI (dir.), <i>Une Antiquité tardive noire ou heureuse? Colloque international de Besançon, 12 et 13 novembre 2014</i> (C. Aziza) . . . . .	363
Brett M. ROGERS et Benjamin Eldon STEVENS (éd.), <i>Classical Traditions in Science Fiction</i> (C. Valenti) . . . . .	364
Jeroen W. P. WIJNENDAELE, <i>The Last of the Romans. Bonifacius Warlord and comes Africae</i> (C. Aziza) . . . . .	365
Roger D. WOODARD, <i>The textualization of the Greek alphabet</i> , (M. Cambron-Goulet) . . . . .	366
Résumés . . . . .	369
Index . . . . .	381

Franz CUMONT,  
*Recherches sur le symbolisme funéraire  
des Romains*,  
volume édité par Janine et Jean-Charles  
Balty, avec la collaboration de Charles  
Bossu, Academia Belgica, Institut  
historique belge de Rome,  
Nino Aragno Editore, Rome, 2015,  
diffuseur Brepols, CLXV et 548 p.,  
90 € / ISBN 978-90-74461-78-8.

---

La réédition des œuvres de Franz Cumont dans la magnifique « Bibliotheca Cumontiana », un projet collectif dont on sait tout ce qu'il doit à notre collègue Corinne Bonnet, s'enrichit d'un nouveau et splendide volume. Après *Les religions orientales*, *Lux Perpetua* et *Les Mystères de Mithra*, voici les *Recherches sur le symbolisme funéraire*. Conformément aux règles de la collection, le texte original de Cumont (paru en 1942), reproduit avec tout l'appareil qui permet de retrouver la pagination première et les illustrations d'origine, est enrichi d'une Introduction historiographique due à Janine et Jean-Charles Balty, et d'un riche index inédit des sources anciennes (M. Soler) de près de vingt pages. Une seule différence notable par rapport aux volumes précédents : les éditeurs n'ont pu exploiter, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs, les nombreuses additions manuscrites que Cumont avait l'habitude de porter sur les exemplaires personnels de ses livres, celui des *Recherches* ayant disparu.

On ne fera pas ici la recension du maître-livre de Cumont, « une œuvre qui s'impose à l'attention par ses seules dimensions et,

plus encore, par la somme d'information et d'érudition rassemblée et la richesse de la pensée ». C'est ainsi que H.-I. Marrou débütait sa puissante et très complète recension du livre dans *Le Journal des Savants* en 1944 et c'est aujourd'hui encore le sentiment personnel du recenseur en face de ce monument. Les *Recherches* se proposaient, on le sait, l'examen des décors mythologiques des sarcophages romains d'époque impériale en relation avec ce qu'ils nous apprennent sur les croyances des Anciens au sujet de la vie après la mort. On sait aussi que Cumont avait organisé son sujet en cinq chapitres et en trois thèmes : les Dioscures, le symbolisme lunaire et les Muses. Dans les trois cas, Cumont, s'appuyant essentiellement, dans son exégèse, sur la littérature philosophique grecque, concluait à la portée religieuse profonde d'un symbolisme qui visait, par un choix délibéré et orienté des motifs retenus, à exprimer la croyance du défunt et de son entourage à l'existence d'une vie outre-tombe.

Ce qui fait de cette réédition un véritable trésor historiographique, c'est naturellement la superbe Introduction de J. et J.-Ch. Balty, exceptionnelle d'intelligence, d'érudition, de pertinence et d'humilité. En une véritable monographie de plus de 150 pages, les auteurs abordent toutes les questions imposées par la spécificité de la collection. Mais ils ne contentent pas d'un *Bericht* sur la réception du livre. Ils citent, certes, et analysent tous les comptes rendus parus de l'ouvrage, mais replacent aussi toutes les conclusions de Cumont dans leur contexte immédiat et examinent leur influence sur

la postérité proche, soulignant ainsi tout ce que H.-I. Marrou, J. Carcopino ou encore P. Boyancé doivent à celui qui a été, d'une manière ou d'une autre, leur inspirateur. À l'appui de leurs analyses, les auteurs citent très souvent des documents inédits ou difficiles d'accès, tels des lettres de Cumont ou de ses correspondants. L'enquête souligne avec pénétration l'influence profonde de Cumont sur cette génération remarquable de savants qui, souvent, se sont croisés à Rome. L'Introduction, sur tous les points scientifiques soulevés par le livre, ne cache jamais les réserves exprimées par certains, au lendemain de la guerre mais aussi dans les années qui ont suivi, sur les conclusions de l'auteur. Les critiques n'ont pas manqué, qu'elles soient de détail ou de méthodologie. C'est au point qu'aux yeux de certains de nos contemporains l'ouvrage de Cumont serait dépassé et vieilli.

La bataille n'est pas sans enjeux historiographiques et idéologiques. Cumont aurait, en outre, été desservi par la vivacité et la force de conviction avec laquelle il défendait ses thèses. Son écriture même, dont l'élégance réelle peut paraître surannée, aurait joué contre lui. La position de J. et J.-Ch. Balty est celle d'une défense lucide et argumentée des conclusions du livre. Pour ce faire, ils ont entrepris de tout lire de ce qui a été publié sur le sujet depuis six décennies et demi et, avec une honnêteté et une érudition remarquables, de faire la part des choses. Il s'avère ainsi par exemple – impossible de tout dire en ce bref compte rendu – que les éditions et travaux récents sur les *carmina epigraphica latina* révèlent certes la faible part dans le corpus (environ 1350 références) de ceux qui expriment une croyance en l'immortalité ou une divinisation après la mort (4,6 % du total), une proportion dont Cumont avait conscience (mais cette proportion monte à près de 10% pour les épigrammes grecques selon A.-J. Festugière), mais soulignent également la part de sincérité qui inspire ces poèmes dont l'un proclamait, en grec cette fois, avec convic-

tion : « Croyez les mythes d'antan ! ». De même les études récentes sur la présence du thème de l'enlèvement de Proserpine sur les sarcophages (près de 90 attestations) corroborent en grande partie les analyses de Cumont.

En fait, les reproches que l'on peut faire aux conclusions des *Recherches* sont à la fois liées au corpus étudié dont les auteurs de l'Introduction donne une description mise à jour et extrêmement précise (sur 12 000 à 15 000 sarcophages d'époque impériale connus de 120 à 310, seule la moitié porte des décors mythologiques et, par exemple, 250 seulement représentent les Muses) et à l'évolution des méthodes. En ce qui concerne ces dernières, en effet, on n'accepte plus aujourd'hui de donner la primauté aux textes, et l'archéologie comme l'analyse de l'image se sont élevées en sciences autonomes. Mais est-ce une raison pour tomber dans une forme de relativisme qui donne la primauté aux rituels sur les croyances, ou encore à un « désolant scepticisme » (Marrou) qui ne voit dans les décors des sarcophages (comme dans les motifs monumentaux) que des images gratuites sans signification aucune, ni symbolique ni religieuse ? J. et J.-Ch. Balty ne le croient pas et défendent brillamment leur point de vue.

Ajoutons, pour conclure ce trop bref aperçu de la richesse du livre et de l'importance de sa magistrale Introduction, que le débat qui opposait Cumont à l'un de ses premiers recenseurs sceptiques, devenu son contradicteur patenté (A. D. Nock), qui ne voyait sur les sarcophages que des décors choisis au hasard, trouve aujourd'hui encore un prolongement ponctuel dans l'opposition entre la vision du monde antique que livre un Alan Cameron et celle que propose le recenseur. Pour le premier nommé, les derniers païens avaient puisé au hasard dans des catalogues d'images tout faits les motifs qu'ils faisaient figurer sur les diptyques funéraires ; pour ma part, j'ai proposé, dans mon dernier ouvrage, de

chercher à comprendre les images du Dipyque des Nicomaque et des Symmaque comme autant de protestations sincères en la croyance d'une vie après la mort. On est toujours le Nock d'un autre.

Peut-être, en fin de compte, Cumont eut-il tort de privilégier une vision évolutionniste qui lui faisait affirmer que le paganisme conduisait à la fin de l'Antiquité « vers une foi qui ne comptait plus d'incrédules ». Mais, à l'inverse, comment ne pas entendre ce vers de l'*Anthologie Palatine* qui affirme que « tout cela, ce sont bien des symboles » ?

Stéphane RATTI

Université de Bourgogne Franche-Comté  
stephane.ratti@univ-fcomte.fr

Daniel BARBU, Nicolas MEYLAN, Youri VOLOKHINE (éd.),  
*Mondes Clos. Les îles*, Gollion, Infolio éditions, 2015, 274 p.-[XXV] p. de pl.,  
29 euros / ISBN 978-2-88474-354-9.

Daniel Barbu, Nicolas Meylan et Youri Volokhine proposent un volume consacré aux îles, le deuxième d'une série sur les « mondes clos », qui se définissent, à travers les époques, par le tracé, la frontière, voire l'isolat. Les éditeurs présentent ce volume collectif, qui comporte treize contributions, précédées d'une introduction, comme une réflexion pluridisciplinaire sur les rapports que les hommes entretiennent avec ces morceaux de terre, qu'ils soient réels ou encore fictifs. Les îles, en effet, sont le lieu de projection de fantasmes, de rêves, mais également le lieu d'expériences utopiques et de désillusions. Pour étudier ces rapports, le cadre spatio-temporel retenu est large, du Pacifique à l'Inde, en passant par l'Afrique et les îles britanniques, de l'Antiquité à l'époque contemporaine.

Sur les cinq parties structurant le volume, la première, intitulée « Dans les mers du sud », est consacrée aux représentations

projetées sur les îles du Pacifique et aux expériences qui en sont faites entre le xvi<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle. Dominique Barbe analyse le rapprochement fait entre ces îles et le Paradis, dans ses nuances catholiques et protestantes, pour présenter le contexte intellectuel et culturel des colons missionnaires et laïcs, partis s'établir dans ces archipels, confrontés à une réalité en décalage avec leurs représentations et à la nécessité, finalement, de construire leur propre paradis. Jan Blanc se concentre plus spécifiquement sur le peintre William Hodges, parti avec Thomas Cook. Cette fois, l'expérience de l'île et la nouveauté se confrontent avec la nécessité de la représenter pour expliquer les découvertes en Europe. L'expérience des voyages et des îles, la curiosité et la liberté qui les motivent, viennent nourrir une réflexion sur la peinture de paysage, qui se cherche alors, en Angleterre, de nouveaux modèles.

La deuxième partie s'intéresse aux « Îles des confins » telles qu'elles sont évoquées et représentées dans des textes sanscrits et cunéiformes. Les îles, souvent résidences des dieux, y sont séparées par un élément liquide, et ne peuvent être atteintes que difficilement, par quelques-uns seulement. Philippe Bornet montre que les toponymes sanscrits « île dorée » et « île blanche » font écho à des modèles cosmologiques complexes, sans localisation géographique. Pourtant, ils sont investis plus tardivement d'une dimension territoriale, qui participe d'une réflexion spéculative liée à des préoccupations contemporaines : les relations Inde-Angleterre au xix<sup>e</sup> siècle ou la question du rôle de l'Inde dans l'histoire universelle, posée au début du xx<sup>e</sup> siècle. Anne-Caroline Rendu Loisel examine ensuite les îles mésopotamiennes des confins, qui rappellent également une conception du monde : un continent gouverné par les Babyloniens et les Assyriens, un océan cosmique et des îles, au loin, espace liminal entre le connu et l'inconnu, entre l'accessible et l'inaccessible.

Cette partie annonce la suivante, « Mythologie des îles », qui démontre que ces dernières sont le lieu privilégié de l'élaboration de récits. Doralice Fabiano met en évidence la lecture genrée de Délos que faisaient les Anciens, qui à la fois rappelait la place des filles et des femmes dans la construction sociale grecque, et participait d'un système complexe d'appréhension de l'espace ouvrant une interaction rituelle avec ce dernier – grâce à l'identification Délos-Astérie. Puis Philippe Borgeaud présente le « livre des îles » de la *Bibliothèque historique* de Diodore, support d'un récit évhémériste expliquant l'hégémonie romaine et d'une vision idéalisée de son île d'origine, la Sicile, terre de valeurs qui ne sont pas le privilège des vainqueurs. Enfin, Philippe Matthey, en prenant pour exemple les récits légendaires irlandais, riches d'îles merveilleuses et de pommes magiques, montre combien les traditions classiques et bibliques portant sur l'insularité, l'image des Îles Fortunées, du jardin des Hespérides – transformé en île dans les textes de la fin de l'Antiquité – et de l'Eden se croisent et s'enrichissent mutuellement.

Dans « Dérives insulaires », Frank Lestringant met en évidence, à travers des cosmographies du xvi<sup>e</sup> siècle, un temps des îles, quand le monde en expansion est perçu comme un émiettement des terres en un archipel indénombrable, avant de se recomposer avec la progression des découvertes. L'Islande du xiii<sup>e</sup> siècle est ensuite l'objet de la contribution de Nicolas Meylan, qui analyse ses rapports avec la Norvège, alors en pleine expansion. On regrette toutefois de ne pas voir l'insularité islandaise mise au cœur de cette analyse politique. Angela Benza propose, pour clore cette partie, d'analyser le rapport complexe d'Élizabeth I<sup>re</sup> à son île, dépassant de loin la simple possession. Elle met en lumière les interactions entre la reconstruction du pouvoir monarchique et la définition iconographique de l'Angleterre. L'île fixe alors son identité, entre isolement et

perméabilité, entre particularisme anglais et interaction avec le reste du monde.

Enfin, Neil Forsyth boucle le tour des îles dans un « Retour dans les mers chaudes », avec un écho géographique et conceptuel à la première partie du volume, grâce à une lecture à rebours du poème d'Andrew Marvell, *Bermudas* (1653-54), trop souvent lu comme un simple *topos* littéraire associant paradis et île.

On attendrait finalement un mot de conclusion sur ce riche parcours, qui aborde plusieurs notions fécondes comme celles de limite, de perméabilité ou encore de mobilité. Peut-être cette absence tient-elle à la diversité des approches et des conclusions liées au monde clos qu'est l'île, que le choix d'une réflexion pluridisciplinaire a d'ailleurs parfaitement mise en lumière ? S'il manque quelques rappels pour les néophytes sur certains contextes ou notions, on retiendra surtout que l'insularité est un concept pertinent pour une anthropologie spatiale, qui analyse les rapports de l'homme à son environnement tant physique que culturel et symbolique.

Élodie GUILLON

Université Toulouse-Jean Jaurès (UT2J)  
eguillon3i@gmail.com

Agnès BÉRENGER et Olivier DARD (dir.),  
*Gouverner par les lettres, de l'Antiquité  
à l'époque contemporaine*,  
Metz, Centre de Recherche Universitaire  
Lorrain d'Histoire, 2015, 443 p.,  
25 euros / ISBN 2-85730-061-1.

Dans cet ouvrage, Agnès Bérenger, professeur d'histoire romaine à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, et Olivier Dard, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris-Sorbonne, présentent les actes du colloque qui s'est tenu à Metz les 10-12 octobre 2013. Dans une brève introduction, ils exposent les choix qui struc-

turent leur démarche scientifique. Le colloque portait sur l'usage des lettres comme vecteurs de pouvoir. Sont donc appréhendés tous les courriers susceptibles d'avoir exercé une influence politique, ce qui inclut les correspondances publiques, diplomatiques et administratives, mais aussi les lettres de recommandation et certains échanges épistolaires privés. Les organisateurs ont donc fait le choix d'ouvrir, autant que possible, l'angle d'approche en abordant les lettres comme des vecteurs de la pensée, de l'action politique, d'informations, de conseils, d'ordres, de débats, etc. Cette approche soulève tout particulièrement la question des divergences entre le discours et les pratiques concrètes, mais aussi le problème de l'efficacité des correspondances dans une perspective rejoignant la problématique de l'opposition centre/périphéries.

Dans l'objectif d'un élargissement maximal, les organisateurs ont également fait le choix du temps long pour s'efforcer, avec succès, de dépasser les questionnements propres à chaque période. Il s'agit, pour eux, de prouver l'existence d'invariants politiques, comme l'apparition de bureaucraties et de technicités dans les États organisés. Il a donc été demandé aux contributeurs de réfléchir à partir de méthodes comparables, notamment en travaillant à une typologie des correspondances qu'ils utilisent, à leur fréquence et leur durée, aux réseaux embrassés par elles et à leurs implantations territoriales afin de les cartographier. En fin de compte, cet ouvrage regroupe vingt-et-une présentations réparties autour de cinq thèmes : « Informer, renseigner », « Conseiller, négociateur », « Art et pratique du gouvernement : bien et mal gouverner », « Recommander, nommer » et « Expressions du pouvoir ». Suivant la logique présentée par les auteurs, chacune des cinq parties de l'ouvrage contient des contributions portant sur plusieurs périodes historiques, l'époque contemporaine étant moins présente.

La partie « Informer, renseigner » contient cinq interventions. Julien Briand y étudie la correspondance entre le roi et la ville de Reims au xv<sup>e</sup> siècle (p. 13-37) et Klara Hübner s'y intéresse à la messagerie de Fribourg également au xv<sup>e</sup> siècle (p. 39-52). François Brizay présente une étude des correspondances des consuls et diplomates en poste à Rome et dans le Royaume de Naples au début du xviii<sup>e</sup> siècle en insistant sur leur mission informative (p. 53-72). Ferenc Tóth analyse l'influence de la correspondance diplomatique de Louis XIV durant la guerre d'indépendance hongroise (1703-1711) (p. 73-94). Julie d'Andurain s'intéresse à la correspondance privée des officiers coloniaux, notamment à celle de Lyautey (p. 95-113).

La partie « Conseiller, négociateur » s'organise également autour de cinq interventions. Armand Jamme étudie la correspondance entre le Pape et les souverains au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle (p. 117-145). François Pernot analyse la pratique des *consulta* – un avis écrit par un conseiller à propos d'une lettre ou d'une demande reçue par le roi – dans l'Espagne de Philippe II (p. 147-155). Thierry Rentet s'intéresse à la correspondance de M. de Gordes, lieutenant général du roi, au moment où il gouverne le Dauphiné (1564-1566) (p. 157-175). Claire Buchet se penche sur la correspondance propédeutique entre une mère, Charlotte-Marguerite de Montmorency, et un fils, Louis II de Bourbon, le futur Grand Condé, de 1643 à 1646 (p. 177-187). Jean-François Plamondon analyse l'importance du réseau épistolaire de Marie de l'Incarnation dans la fondation du monastère des Ursulines à Québec dans les années 1630 (p. 89-206).

La partie « Art et pratique du gouvernement : bien et mal gouverner » s'organise aussi autour de cinq interventions. Rémy Poignault étudie la correspondance du rhéteur Fronton et ses conseils sur l'art de gouverner au ii<sup>e</sup> siècle (p. 209-232). Fanny Firon s'intéresse aux lettres adressées par la population aux administrateurs

d'Oxyrhynchos dans la province romaine d'Égypte du 1<sup>er</sup> siècle au 1<sup>er</sup> siècle (p. 233-249). François-Xavier Romanacce analyse la correspondance de l'évêque de Carthage, Cyprien, pendant la persécution anti-chrétienne de 250-251 (p. 252-269). Christiane Veyrard-Cosme se penche sur les lettres de Charlemagne (p. 271-285). Amandine Le Roux étudie la pratique épistolaire comme moyen de gouvernance financière à travers l'exemple des échanges entre la papauté et ses collecteurs aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles (p. 287-310).

La partie « Recommander, nommer » contient quatre interventions. Christian Settiani analyse les parentés implicites ou explicites dans les recueils épistolaires gallo-romains (p. 313-346). Luciana Furbetta s'intéresse aux lettres de recommandation en Gaule du 5<sup>e</sup> siècle au 8<sup>e</sup> siècle (p. 347-368). Jonathan Barbier se penche sur la pratique des recommandations médicales chez François-Vincent Raspail de 1840 à 1862 et ses liens avec la politique (p. 369-388). Julie Bour étudie les interactions entre la pratique de la faveur et la corruption à travers les lettres de recommandation en Meuse de 1880 à 1980 (p. 389-403).

Enfin, la partie « Expressions du pouvoir », la plus courte, se limite à deux interventions. Agnès Bérenger y étudie la pratique épistolaire des gouverneurs de province dans l'Empire romain en se focalisant sur les lettres adressées aux administrés ou à d'autres représentants du pouvoir central (p. 407-423). François Bérenger se penche sur l'utilisation de la correspondance par le roi Charles II d'Anjou pour gouverner la Sicile (1289-1294) (p. 423-440).

Alexandre MASSÉ  
 Université Toulouse-Jean Jaurès (UT2J)  
 masse.alexandre.pierre@gmail.com

Philippe BLAUDEAU et  
 Peter VAN NUFFELEN (éd.),  
*L'historiographie tardo-antique  
 et la transmission des savoirs*,  
 Berlin et Boston, De Gruyter, 2015, 380 p.,  
 109, 95 euros / ISBN 9783110406931.

L'ouvrage dirigé par P. Blondeau et P. Van Nuffelen vise à comprendre l'historiographie tardo-antique dans son contexte culturel et à « interroger la catégorie de transmission culturelle dans son acception la plus large » (p. 5), en réunissant des contributions issues de disciplines variées. Comme le souligne P. Blondeau, la constitution en objet de l'Antiquité tardive comme période historique autonome est récente, tout comme l'examen de sources narratives à titre de productions intellectuelles. En effet, les récits des historiens tardo-antiques peuvent témoigner de changements culturels, voire y contribuer : Van Nuffelen propose ainsi en introduction une riche réflexion sur les pratiques culturelles qui conditionnent l'historiographie, et les relations que celle-ci entretient avec d'autres formes de savoirs.

Dans une première partie consacrée aux sources, D. Moreau étudie les techniques de citation utilisées dans les ouvrages historiques des 4<sup>e</sup>-6<sup>e</sup> siècles : la provenance des actes pontificaux cités et les buts recherchés par ceux qui les citent indiquent que les actes pontificaux ne deviennent des autorités qu'après 425. A. Hilken, en identifiant les références qui remontent à Andronicus dans les ouvrages de ses successeurs, déploie la diversité des sources, tant chrétiennes que païennes, qu'Andronicus cherche à harmoniser.

Le second thème abordé est celui des logiques d'appartenance. A. Camplani étudie la corrélation entre la documentation citée par les historiens et la dimension géo-ecclesiologique de l'historiographie alexandrine. Il met en lumière le parti pris idéologique qui détermine la sélection des sources transmises, soit une reconfigu-

ration de la représentation d'Alexandrie comme ville chrétienne et de l'origine apostolique de son siège épiscopal. G. Greatrex, à partir du cas de Théodore et de son épitomateur du VII<sup>e</sup> siècle, montre qu'au fil de la narration, l'histoire profane tend à prendre une place de plus en plus grande, en raison de la tendance des historiens à traiter davantage de l'histoire politique lorsqu'ils se rapprochent de leur époque. Il souligne avec justesse l'importance, jusqu'ici sous-estimée, des interventions de l'épitomateur, qui supprime ou commente les citations afin d'offrir au lecteur un ouvrage utile.

Dans une troisième partie sur les différents genres historiographiques, R. Teja rend compte du débat sur l'authenticité de la *Vie de Porphyre de Gaza*. Est-il possible d'utiliser ce texte comme source, et si oui, pour quelle période ? Si l'auteur du texte est un faussaire du VI<sup>e</sup> siècle, conclut-il, il possède néanmoins une excellente connaissance historique des siècles qui précèdent. G. Traina se penche quant à lui sur l'historiographie arménienne, qui s'appuie sur des modèles grecs en raison de la formation des intellectuels arméniens, et qui présente une tentative de conciliation de traditions diverses (biblique, tradition arménienne populaire et écrite, emprunts littéraires au *Roman d'Alexandre*) à des fins idéologiques. T. Deswarte nous invite à lire l'*Historia Wambae* comme un projet littéraire original, un genre nouveau dans lequel l'histoire a pour finalité la fidélité des nobles au roi.

La quatrième partie porte sur la manière dont les historiens tardo-antiques font usage des connaissances issues de savoirs anciens. D. Meyer montre comment diverses épistémologies peuvent être sollicitées dans les débats théologiques du V<sup>e</sup> siècle : explications philosophiques et médicales, citations bibliques et références littéraires classiques côtoient l'argumentation théologique chez Philostorge. L'étude remarquable de U. Roberto explore le glissement d'une chronique chrétienne en *synchronie* avec la datation païenne – celle

de Sextus Julius Africanus – à des chroniques chrétiennes en *symphonie* avec les savoirs grecs – celle de Jean Malalas introduit des éléments théosophiques païens et celle de Jean d'Antioche récupère des éléments étrusques et traite l'histoire de la République romaine dans une perspective eschatologique où l'avènement du Christ correspond à une déchéance de l'humanité. B. Bleckmann montre que, quoique dans la *Bibliothèque* comme dans l'*Epitomé* Philostorge soit décrit comme un athée aux écrits mensongers, les détails rapportés par Photius permettent de connaître la position doctrinale de Philostorge, et que la rédaction de l'*Epitomé* témoigne d'un véritable intérêt, stylistique, scientifique et historique, pour cet auteur.

La dernière partie de l'ouvrage porte sur les figures et contre-figures d'autorité. E. Parmentier et F. P. Barone montrent que le thème de la rétribution des fautes, thème essentiel de l'historiographie chrétienne dans le récit de la mort d'Hésiode, se transforme entre Flavius Josèphe et le Pseudo-Athanase. P. Gaillard-Seux trace des parallèles entre des portraits d'empereurs de l'*Histoire Auguste* et des traits d'animaux – abondamment documentés à l'aide de textes zoologiques – ce qui permet, grâce à une comparaison entre la figure fictive de Firmus dans l'*Histoire Auguste* et celle de Typhos évoquée par Synésius, de conjecturer une datation du texte postérieure à 400. O. Huck signe une contribution remarquable sur la construction de l'image de Constantin comme législateur chrétien : Sozomène, qui est juriste, attribue à Constantin des lois qui lui sont postérieures, construisant ainsi l'image d'un Constantin législateur qui répond à une volonté de réfuter des polémistes païens et d'harmoniser son argumentation avec l'historiographie officielle qui fait de Constantin le prédécesseur de Théodose II et le premier grand législateur de l'empire. E. Wirbelauer examine la surprenante construction de la légende de Silvestre : l'absence

de sources documentaires contemporaines de Silvestre n'empêche pas la production d'une littérature riche à une époque postérieure. T. Stickler, à partir des fragments d'Olympiodore de Thèbes transmis par Photius, montre que ceux-ci transmettent également le discours politique officiel de la domination de l'empire d'Orient sur celui d'Occident. A. Laniado enfin établit qu'aucune source n'atteste du statut de *magister militum* de Vitalien avant sa révolte ; or si ce titre lui a été octroyé après la révolte, Vitalien n'est pas un général devenu rebelle.

L'intérêt de l'ensemble réside dans la richesse du corpus étudié, ainsi que dans la fécondité des approches et concepts sollicités : en particulier, ceux de synchronie et de symphonie (Roberto), de géo-ecclésiologie (Camplani), semblent tout à fait prometteurs pour l'étude de l'historiographie tardo-antique. La variété des sources interrogées, lues à titre de projets intellectuels légitimes et autonomes, permet au lecteur d'entrevoir la richesse des textes qu'il reste encore à étudier.

Mathilde CAMBRON-GOULET  
Université du Québec à Montréal  
cambron-goulet.mathilde@uqam.ca

Jacqueline CHRISTIEN et Yohann  
LE TALLEC,  
*Léonidas. Histoire et mémoire  
d'un sacrifice*,  
Paris, Ellipses, 2013, 401 p.,  
24, 40 euros / ISBN 9782729876548.

Le *Léonidas* de J. Christien et Y. Le Tallec invite à se questionner sur un personnage, incarné par ses armes. Le casque corinthien de la couverture devient ainsi l'emblème même de la guerre, avec des yeux remplacés par un abîme sans fond. Cette image dépersonnalisée entre en résonance avec le sous-titre : il ne s'agit pas seulement du récit de l'exploit individuel d'un homme, mais de

*l'Histoire et mémoire d'un sacrifice*. À travers le roi de Sparte apparaît une guerre, celle des Grecs face aux barbares, un couple opposé, moteur de la construction d'identités dans notre culture<sup>1</sup>. Cet ouvrage n'est pas le récit historique d'un événement, mais plutôt d'un mythe et du rôle qu'on a bien voulu lui accorder au fil du temps. Le lecteur est donc d'emblée placé du côté de l'histoire des représentations et de la mémoire. Celle d'une idée, née des guerres médiques et épisodiquement réinvestie à travers le temps : l'opposition d'un Occident imaginaire face à un tout aussi imaginaire Orient. À côté d'autres oppositions binaires, celle-ci a été et est toujours un moteur de tout un pan de la pensée ouest-européenne et nord-américaine construite autour d'une idéologie complexe et fluctuante concernant des valeurs : le don de soi à la communauté, l'exaltation du guerrier, le mépris de la mort, l'idéal du citoyen.

Le livre s'ouvre par une première partie rédigée par J. Christien qui, avec un appareil critique réduit au strict nécessaire, présente les principales sources et études concernant le contexte de ce début de v<sup>e</sup> s. av. J.-C. L'auteur nous propose un texte d'une grande qualité, accessible au public curieux tout autant qu'aux étudiants de licence. Elle nous rappelle avec justesse à quel point ce qui, aux yeux des Perses, n'était que des escarmouches aux confins de leur empire, est devenu, aux yeux des Grecs, une incroyable victoire et est à l'origine même de la discipline historique. Une histoire écrite par des Athéniens, un point de vue externe essentiel pour comprendre les sources, matière complexe. Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée sont ainsi passées au crible de l'approche hérodotéenne, faisant de cette guerre la victoire des cités libres sur la monarchie asservissante orientale. Nous suivons donc les

<sup>1</sup> F. HARTOG, *Partir pour la Grèce*, Paris, Flammarion, 2015.

Perses et leurs préparatifs, et Léonidas, de son accession au pouvoir à sa chute finale à la tête d'une petite coalition de cités : Athènes, Platée, Thespies, les Phocidiens, Corinthe et Sparte avec la ligue du Péloponnèse. La stratégie des Péloponnésiens est de bloquer le défilé des Thermopyles avec une troupe réduite afin de marquer l'esprit des populations grecques et de ralentir l'avancée des Perses. Les derniers Spartiates couvrant la retraite meurent tous et leur sacrifice est utilisé par les Grecs pour faire de cette défaite une annonce de la défaite perse.

La deuxième partie, de Y. Le Tallec, développe le sens donné à cet événement par les historiens, politiques, artistes, des lendemains de la bataille à nos jours, dans les sociétés américaines, allemandes, françaises, mais aussi anglaises, grecques, italiennes, irlandaises, voire polonaises ou ukrainiennes. Les Anciens ont instrumentalisé et transformé l'image de cette bataille dans le cadre de la lutte d'influence entre Sparte et Athènes. Ce n'est que le début d'une véritable lutte mémorielle jusqu'à la disparition de l'empire d'Orient. Il est dommage que les sources médiévales ne fassent pas l'objet de plus longs développements – seulement trois pages –, mais il est vrai que le propos se concentre sur le monde occidental catholique et protestant, laissant donc de côté tant les Byzantins que les Russes orthodoxes. Calvinistes et Luthériens puisent dans la figure des Spartiates, les premiers, des exemples de contrôle de la monarchie. Les révolutionnaires en font une image même de leur présent : exaltation du sacrifice pour la patrie et des vertus antiques. Cet usage, quoique battu en brèche après la Terreur, perdure à travers les œuvres de David ou encore la propagande impériale après Leipzig, tandis que les Anglais se considèrent comme un rempart aux appétits napoléoniens. Cette réception est donc complexe, multiforme et contradictoire, des indépendantistes grecs aux romantiques anglais, en passant par les

républicains français, les combattants de fort Alamo et les Prussiens du XIX<sup>e</sup> s., chacun y trouve un moyen d'affirmer une identité, de trouver et d'affirmer sa place dans le monde. À la fin du XIX<sup>e</sup> s. et au début du XX<sup>e</sup> s., le mythe est encore mobilisé par les opposants aux totalitarismes ; mais il trouve surtout son terreau dans l'Allemagne du III<sup>e</sup> Reich. Cela explique sans doute, ajouté au rejet de l'héroïsme guerrier, le choix fait par les Européens de se détourner de la référence spartiate par la suite. Ce sont finalement les Américains qui utilisent la rhétorique guerrière des Spartiates au XX<sup>e</sup> s. pour conforter leur combat contre le communisme puis contre le fondamentalisme islamique. Ce paradoxe nous a paru intéressant : Sparte a aussi été comparée à une nation communiste par A. Sudre, et comme le signale A. Malraux dans *Le miroir des Limbes*, Staline lui-même reconnaissait être un héritier des Spartiates. L'ambiguïté de la référence spartiate dépend du choix qui est fait par un individu, dans un contexte précis, d'endosser ou de rejeter cet héritage.

L'ouvrage est écrit dans une langue claire, malgré quelques coquilles et un usage étonnant et redondant du concept d'acculturation. Il est doté de vingt-et-une illustrations en couleur, d'un glossaire, d'une frise chronologique, d'une riche bibliographie et d'un index général. Le seul reproche que l'on pourrait faire est lié au choix du sujet : à se focaliser sur un seul événement, le livre oublie que souvent, quand le mythe spartiate est peu mobilisé, le mythe troyen ou quelque autre prend le relais, et souvent ces événements sont confrontés<sup>2</sup>. Au-delà

<sup>2</sup> Par exemple aux États-Unis, le mythe homérique est sans doute beaucoup plus fort : G. GROBÉTY, *Guerre de Troie, guerres des cultures et guerres du Golfe : les usages de l'Iliade dans la culture écrite américaine contemporaine*, Bern-Frankfurt am Main-New York-Wien, Peter Lang, 2014.

de ces remarques, ce livre prend une profondeur toute particulière dans le climat actuel, démontrant que l'événement historique s'efface derrière le sens que l'on veut bien lui donner. Il nous raconte que ces discours identitaires sont d'abord affaire de choix, le choix de faire de ce passé lointain mal connu un point de départ, un âge d'or qu'il faudrait retrouver. À l'instant où ces lignes sont écrites, 129 personnes viennent de perdre la vie à Paris. Il faudra être vigilant à ce que cela pourra changer dans nos sociétés : nul doute que là encore le mythe des Thermopyles sera mobilisé. Le mythe spartiate en Europe semble aujourd'hui l'apanage de la fachosphère, d'A. Doguine, idéologue russe proche de V. Poutine, apôtre de l'eurasisme, qui oppose l'ordre maritime (Carthage et Athènes étant ici assimilés aux Anglo-saxons) et l'ordre terrestre (Rome et Sparte assimilés à la Russie), aux groupes identitaires se présentant en nouveaux Spartiates, rempart contre l'invasion orientale.

Matthieu SOLER

Université Toulouse-Jean Jaurès (UT2J)  
soler.matthieu.tlse@gmail.com

Anthony CORBEILL,  
*Sexing the World. Grammatical Gender  
and Biological Sex in Ancient Rome*,  
Princeton and Oxford, Princeton  
University Press, 2015, 216 p.,  
45 dollars / ISBN 978-0-691-16322-2.

L'ouvrage d'Anthony Corbeill invite à une belle réflexion sur le genre des mots et sur le partage du monde qu'il crée. Dans ce domaine, l'auteur cherche à tester la validité de la thèse des deux anthropologues Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, qui ont voulu montrer que le langage des individus conditionnait leurs perceptions. Sur ce point, les Romains – de Térence à Servius, de Catulle à Augustin – apportent à l'auteur

de riches confirmations. A. Corbeill soumet à son lecteur des textes étonnants, qui révèlent une pensée « sexuée » des choses, animées ou inanimées, dans laquelle la priorité est donnée au masculin, meilleur par principe : *meliori sexui... id est masculino* (Serv., *Aen.*, 2, 457). Une argumentation en cinq chapitres est proposée : 1. Roman Scholars on Grammatical Gender and Biological Sex. 2. Roman Poets on Grammatical Gender. 3. Poetic Play with Sex and Gender. 4. Androgynous Gods in Archaic Rome. 5. The Prodigious Hermaphrodite.

Cette enquête vise à comprendre l'essentialisation du genre grammatical, ou bien ce que l'auteur appelle « l'hétérosexualisation du monde ». Les grammairiens latins s'interrogent sans fin sur le *sexus* des mots, dont on redoute les confusions ou les variations, d'où les traités *De indiscretis generibus* de Valerius Probus et de Nonius Marcellus. Chaque genre doit rester à sa place, dans sa sphère d'action appropriée. Ainsi, Servius (*Aen.*, 8, 571) loue-t-il Virgile d'avoir employé le verbe *uiduare* pour décrire les méfaits de Mézence : le roi étrusque a dépeuplé la cité, l'a rendue « veuve de » nombreux citoyens ; or, note le scholiaste, le terme *Vrbs* est féminin, bien propre – par conséquent – à incarner le deuil, à l'imitation des Romaines qui jouent un grand rôle dans les cérémonies funèbres.

Les poètes, quant à eux, prennent des libertés dans l'usage des genres qui désarment leurs exégètes antiques. Le jeu sur les mots et leurs sexes permet de lire en creux l'histoire de la soumission volontaire des écrivains latins à leurs prédécesseurs grecs. Si *funis* devient féminin chez Lucrèce, c'est en souvenir de la *seiré* grecque. Si *arcus* est de même féminisé, c'est pour rendre hommage à Iris, son modèle hellénique. Cette malléabilité du latin, qui autorise le transfert sexué d'un mot aussi important que *dies* dans le cours du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., fait place à une progressive rigidification. A. Corbeill montre au passage que la manipulation des genres n'est pas toujours là où on le croit :

les *Métamorphoses* d'Ovide n'en abusent curieusement pas.

Avec le passage au christianisme, la grammaire devient un objet de polémique. L'auteur évoque Arnobe, accusant les païens d'avoir besoin d'attribuer un sexe à leurs divinités. Augustin revient à la charge lorsqu'il décrit la cohorte des dieux et déesses du paganisme aux compétences très circonscrites et très marquées par leurs sexes respectifs, dont l'anthropomorphisme trahit la fausseté. Le dieu des chrétiens, lui, outrepassa l'alternative masculin/féminin.

L'ouvrage se termine par un chapitre sur les hermaphrodites, ces créatures qui provoquent la terreur des Romains et dont l'existence est vue comme un prodige qui appelle une expiation collective. A. Corbeill explique comment le vocabulaire latin tarde à se stabiliser autour des termes *androgy-nus* et *hermaphroditus*, avant de faire un sort à certaines interprétations modernes du phénomène qui forcent les sources antiques (L. Brisson). Dans cette partie du livre, comme il l'a fait ponctuellement ailleurs, l'auteur ouvre une fenêtre anthropologique sur la polyvalence du « troisième sexe » d'une culture à l'autre, et cite notamment les Navajos pour qui ces naissances hors norme ne sont pas inquiétantes.

Étranger au dogmatisme de certaines *gender studies*, ce *Sexing the World* intéressera les historiens autant que les latinistes. Il est agréable à lire, les considérations grammaticales n'y sont jamais abstruses. Il convainc de la présence chez les Anciens d'une croyance en la « juste » division des sexes. L'argumentation d'A. Corbeill prend la forme d'un libre cheminement, qui ne s'interdit pas, pour le plaisir et l'instruction de son lecteur, des détours par *Tristram Shandy*, *Jules et Jim* ou la morphologie des langues modernes. L'histoire des études n'est pas négligée : les théories indo-européennes de Jacob Grimm sur le genre primitif des mots ou l'interprétation du sexe des dieux étrusques par Massimo Pallottino sont judicieusement rappelées. La mention

incidente (p. 75) d'une monnaie grecque figurant une allégorie du Sénat romain et dont la légende maladroite désigne « la » sénat (SACRA SINATUS), contamination probable de la *boulè*, donne à présent l'envie de lire le pendant archéologique d'une telle enquête.

Sarah REY  
Université de Valenciennes  
sarah.rey@univ-valenciennes.fr

Olivier DEVILLERS (éd.),  
*Autour de Pline le Jeune. En hommage  
à Nicole Méthy*,  
Bordeaux, Ausonius, 2015, 321 p.,  
25 euros / ISBN 978-2-35613-132-4.

Cet ouvrage, publié en hommage à N. Méthy, a été l'occasion pour ses collègues de l'Université de Bordeaux 3 de recueillir différentes études (dont quatre de N. Méthy, parmi lesquelles un inédit qui ouvre le volume) sur l'un de ses sujets de prédilection, Pline le Jeune. Plusieurs contributions permettent, par ailleurs, d'évoquer le contexte historique et culturel au début des Antonins. Vingt textes ont ainsi été répartis en trois parties : la première traite du contexte politique et idéologique, la seconde, du contexte culturel et littéraire, la troisième, enfin, de divers thèmes et textes de Pline. Un bref avant-propos vient compléter l'économie d'un livre auquel il ne manque qu'une conclusion qui aurait été la bienvenue, de manière à donner une réelle unité à un livre par ailleurs en bien des points fort intéressant.

La première contribution de N. Méthy s'attache, en se fondant sur les lettres échangées entre Pline et le prince, à distinguer dans la pratique du pouvoir par Trajan l'exercice concret de celui-ci (en définitive fort pragmatique et aux ambitions limitées) de l'idéal trajanien tel qu'il transparaît dans les discours officiels. Une seconde

étude souligne, à travers le regard posé par les empereurs sur les provinces et les Barbares, le fait que le siècle des Antonins a été une période de mutations. Les types monétaires (notamment) vont alors dans le sens d'un approfondissement de l'impérialisme romain qui se veut plus humain. St. Benoist s'attache lui, afin de mieux appréhender le régime impérial, à analyser les références au prince (manière de le nommer, évocation – répondant à des stratégies diverses – de ses vertus, volonté de tracer une figure impériale idéale...) dans les œuvres de Pline et de Fronton. Il insiste avec raison sur le fait que la construction d'une figure impériale idéale relève d'une œuvre collective, impliquant en particulier un dialogue avec les élites destiné à promouvoir une monarchie acceptable par tous. On ne saurait, par ailleurs, que souscrire à l'heureuse formule de « république impériale ». M. P. González-Conde, pour sa part, souligne la volonté de Pline de minorer dans le *Panegyrique* le rôle historique de Nerva de manière à opposer plus frontalement le principat de Trajan à celui de Domitien. Le rôle du père biologique est ainsi valorisé dans le *Panegyrique* aux dépens du père adoptif. Plotine et, plus encore, Marciana, trouvent dans l'éloge une place particulière, témoin d'un programme dynastique initié par les proches du prince dès le début de son règne. O. Devillers, enfin, montre que Pline le Jeune a exploité l'image de Néron à la fois pour rehausser celle de Trajan et pour établir un parallèle entre ce qu'il a vécu sous Domitien et ce qu'ont vécu les opposants à Néron. Il a aussi souhaité justifier l'ouvrage historique écrit par son oncle, lequel paraît avoir été fort critiqué (notamment par Tacite) en raison de la faiblesse des analyses politiques et du goût pour l'anecdotique.

Un troisième article, fort intéressant, de N. Méthy ouvre la seconde partie. À travers les exemples de Fronton et d'Apulée, elle relève que la traditionnelle dualité entre « petite » et « grande » patrie tend à se résoudre dans une notion nouvelle, celle

d'Occident. L'attraction exercée par Rome relève désormais avant tout de l'état de fait : c'est là que se réalisaient les grandes carrières. Une dernière contribution de N. Méthy s'interroge sur le sens exact de *felicitas* associé à *herbae* dans Pline, *Nat.*, 23, 19 et, par là même, sur les propriétés « magiques » de la plante dont il est question dans un épisode lié à la bataille de Pharsale. N. Boëls-Janssen montre, pour sa part, un Pline conservateur concernant la question des femmes (toutes les femmes évoquées dans les *Lettres* sont des matrones à la moralité irréprochable), mais adhérent dans le même temps aux évolutions de son époque plutôt que de les regretter. Les femmes de Pline sont certes vertueuses, mais elles ne sont pas austères. Il ne s'offusque pas de les voir mener une vie indépendante, apprécie celles qui sont cultivées et accorde une place centrale aux sentiments dans le couple. I. Marchesi évoque elle, à partir de Pline, *Ep.*, 2, 6, les banquets ayant manqué aux règles du bon goût en tant que *topos* littéraire et souligne la différence de traitement que connaît ce thème chez Pline et Martial. Ce dialogue, plus ou moins explicite, entre les deux hommes est également au cœur de la très intéressante contribution de M. Neger qui souligne les liens étroits entre les vers légers de Pline et l'œuvre de Martial. Les allusions de Pline à ce dernier sont multiples et permettent à celui qui se voudrait le Cicéron de l'époque trajane de se présenter également en poète à succès. H. Zehnacker évoque l'usage des mots grecs dans la correspondance entre Pline et Trajan, ce dernier se montrant, en tant que prince, moins enclin à certaines facilités langagières que le premier. La question du bilinguisme, très présente dans les *Vies* de Suétone, trouve un prolongement dans la contribution de B. Rochette, lequel souligne que si l'attitude des empereurs a varié face au grec (quand bien même le philhellénisme a plutôt été la règle), c'est plus par scrupule (notamment politique) que par ignorance qu'Auguste a manifesté

tant de réserve face à l'usage grec. On ne peut que souscrire à cette idée. Il faut d'ailleurs sans doute lier cette attitude à l'entreprise de promotion des lettres latines qui trouva alors une forme d'aboutissement.

La troisième partie de l'ouvrage s'ouvre sur une contribution de G. Galimberti Biffino où l'on voit Pline aborder la question de la maladie dans sa dimension à la fois individuelle (dans la mesure où elle permet de mieux se connaître) et sociale, étude complétée par celle de S. Stucchi qui constate que, pour Pline, la réaction des individus face à la douleur, la perte, la souffrance, révèle leur véritable nature, d'où la nécessité d'une réaction mesurée, respectueuse des convenances et gage de la victoire de la raison sur les affects. L. Deschamps s'intéresse, pour sa part, à l'évocation par Pline (pour se justifier d'écrire des vers légers, activité jugée indigne d'un sénateur) du Varron des *Satires Ménippées* (qui avait lui-même, sans avoir atteint le consulat, effectué une belle carrière). Le portrait de Varron a pour objectif, *via* quelques arrangements avec la tradition (les *uersaculi* de Pline n'ont en réalité pas grand-chose de commun avec les *Satires Ménippées* qui avaient fait la renommée de Varron), d'en faire un modèle de vie. Sp. Tzounakas souligne, lui, la volonté de Pline d'apparaître comme l'un des orateurs les plus importants de son époque. Dans ce cadre, ses références à Démosthène ont constitué un biais pour rivaliser avec Cicéron et faire de lui le véritable « Démosthène romain ». À partir de l'*Ep.*, 9, 26, Chr. Whitton s'intéresse à la réflexion de Pline sur la rhétorique et sur la nécessité de l'audace (laquelle n'est pas sans danger), en particulier dans les métaphores. A. Billault, dans une affaire qui oppose Dion de Pruse à d'autres personnalités de la cité, souligne que jamais Dion n'existe dans la correspondance de Pline, alors gouverneur de Bithynie, en tant qu'orateur grec et que, dans leur échange, ni Pline ni Trajan ne lui réservent un traitement particulier. Billault nous invite à travers cet épisode « à relati-

viser l'importance réelle de la rhétorique grecque à l'époque romaine ». La très intéressante contribution d'E. Manolaraki analyse la longue évocation par Pline dans son *Panegyrique* de l'impopulaire taxe de 5% sur les héritages qu'avait imaginée Auguste et les modifications apportées par Trajan. Pline se pose ici comme celui qui éclaire les décisions de Trajan, met en valeur les motifs de la réforme de manière à ce qu'elle ne soit pas mal interprétée et donc préjudiciable au prince. G. Flamerie de Lachapelle évoque enfin un critique et auteur du XIX<sup>e</sup> s. aujourd'hui oublié, Jules Janin, qui a notamment composé un essai tendant à réhabiliter un Pline le Jeune qui s'est souvent heurté à l'hostilité des Modernes.

Au final, un ouvrage riche et qui, sans révolutionner notre perception de Pline le Jeune, apporte des éclairages variés sur cette personnalité incontournable.

Philippe LE DOZE

Université de Reims Champagne-Ardenne  
Philippe.le-doze@univ-reims.fr

John F. DONAHUE,  
*Food and Drink in Antiquity. Readings  
from the Graeco-Roman World,  
a Sourcebook,*

Londres et New York, Bloomsbury  
Sources in Ancient History, 2015, 299 p.,  
15 ill.,  
39, 95 livres/ ISBN 978-1-4411-3345-8.

Le sous-titre « a sourcebook » donne la mesure de la gageure. J. F. Donahue indique en introduction le critère économique qui a présidé au choix des documents, puisque lié à la taille du livre : la sélection des sources lui apparaît alors comme raisonnable et sans la volonté de couvrir de manière exhaustive le thème. Néanmoins, limiter les sources à une centaine, afin de tenir le propos dans un nombre de pages donné, pose la question de la validité de la période

retenue – du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles ap. J.-C. –, de la zone géographique et des sous-thèmes abordés. Il eût été peut-être plus efficace de réduire la période ou la zone afin de donner plus d'ampleur au sujet dans les limites physiques de la publication.

Du point de vue méthodologique, outre la mention du caractère récent de ce sujet dans les études antiques, l'auteur rappelle que les sources utilisées n'avaient pas pour perspective de renseigner sur l'alimentation, les pratiques culinaires ou la gastronomie. Ce qui est fréquent dès que l'on étudie la civilisation gréco-romaine et qu'on s'interroge sur des faits de société qui recoupent les préoccupations actuelles. Il cite à ce propos les décrets honorifiques accordant la *sitêsis* ou l'invitation au repas dans le foyer commun. Il considère que ces documents sont une mise par écrit d'une décision, sans que l'on sache si les invités étaient présents et l'invitation suivie de réalisation. On peut effectivement se poser la question, mais dans cette société la notion d'échange englobait aussi ces pratiques et, en l'absence de preuves attestant la vacuité des honneurs, nous pensons que ces repas eurent lieu et la plupart des *honorandi* présents.

Au sujet des illustrations, il est surprenant que la première image soit d'époque moderne, puisque la coupe à pied choisie est une interprétation de l'Antiquité romaine lors de la Renaissance en Italie. De plus, le monde latin est mieux servi avec neuf illustrations sur quinze, dont deux sont postérieures aux limites chronologiques : c'est dommage quand on traite aussi de la Grèce avant la conquête par les Romains. Le domaine d'étude de l'auteur peut expliquer une plus grande familiarité avec le monde romain et le recours prépondérant à la littérature. On déplore donc le faible nombre de sources archéologiques : trois photographies donnent à voir des vestiges issus de fouilles à Pompéi, une boulangerie, un *thermopolion* et des noyaux d'olives.

Dans l'exploitation des données archéologiques, on s'étonne de ne rien lire sur les restes alimentaires et les analyses des résidus trouvés dans les céramiques : elles permettent de connaître l'alimentation et répondent à la question de l'adéquation entre la forme et l'usage. Ici ont été retenues trois céramiques attiques, deux *kylix* et un *skyphos*, relevant du domaine du *symposium* ; pour deux d'entre elles le thème est celui de la boisson, le *skyphos* portant une représentation de scène de boucherie.

Enfin, que ce soit dans une demeure privée ou dans un palais impérial, la disposition des lits pour les repas et le décor des pièces sont évoqués en introduction à des textes mais ne sont pas montrés d'après les comptes rendus de fouilles.

Le choix des illustrations indique la volonté d'imager et non pas de fonder une démarche.

Les sources narratives sont présentées par genre littéraire et statut social du personnage cité dans l'extrait. On attendrait, p. 7, la balance entre le repas d'Achille, qui par son origine peut consommer de la viande rôtie, et celui du non noble. La scène entre les deux mendiants ne pointe pas la nourriture dans sa réalité mais la volonté de conserver un avantage (Anaïos ou Iros) en chassant l'intrus (Ulysse), p. 8. Le commentaire joint n'explique pas le choix.

La bibliographie est constituée essentiellement de références en langue anglaise et principalement issues de la recherche anglo-saxonne. Les monographies étrangères sont celles publiées entre 2000 et 2015, le plus souvent en traduction. Les références restent génériques et ne sont pas hiérarchisées pour permettre des lectures à plusieurs niveaux.

Les notes sont rejetées en fin de livre, ce qui caractérise les publications anglo-saxonnes mais ne facilite pas la lecture. Deux *indices* sont fournis, celui nommé « œuvres citées », qui permet en fait de donner une courte biographie de l'auteur et d'énumérer les différents corpus ou

recueils d'inscriptions et de papyrus sans distinguer les volumes ; et un index général qui regroupe l'index des extraits par auteur ou corpus. L'absence de présentation des différents corpus étonne dans cette publication qui se veut utile au plus grand nombre, étudiants et public de non spécialistes. Un autre regret : ne pas avoir cité aussi en langue originale, ce qui eût permis une approche plus directe.

Axelle DAVADIE

Université de Paris 4 Sorbonne  
axelle.davadie@gmail.com

Sandrine DUBEL, Anne-Marie FAVREAU-LINDER et Estelle OUDOT (éd.),  
*À l'école d'Homère. La culture des orateurs et des sophistes*,  
Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2015, 295 p.,  
19 euros / ISBN 978-2-7288-0526-6.

Cet ouvrage réunit dix-huit articles répartis dans quatre sections. Les trois premières (Grecs et Romains à l'école d'Homère/Stratégies rhétoriques : modèles et détournements/Enjeux critiques) sont des sections thématiques dans lesquelles les articles sont classés dans l'ordre chronologique depuis l'époque classique jusqu'à l'époque romaine (Deuxième Sophistique du Haut Empire) et l'Antiquité tardive avec Libanios (iv<sup>e</sup> s. ap.). La quatrième section (Héritages) nous mène de l'école de Gaza (v<sup>e</sup> –vi<sup>e</sup> s.) jusqu'à l'époque des Comnènes (xii<sup>e</sup> s.).

Plutôt que de simplement présenter dans l'ordre de l'ouvrage toutes les contributions, dont certaines sont d'un moindre intérêt, il m'a paru plus judicieux d'insister sur quelques temps forts et thèmes récurrents.

Dès l'époque classique on note une grande variété dans la réception d'Homère. Chez des auteurs comme Gorgias, Antisthène, Alcidas, on peut lire des discours sophistiques mis dans la bouche de héros

épiques, en particulier Ulysse, sophiste avant la lettre (p. 33-45). Différemment Isocrate renouvelle la prose en la rendant plus poétique et essaie d'imposer un discours politique opposé à celui des poètes, des sophistes, des philosophes (p. 115-131). Quant à Xénophon, son Socrate, à la différence de Platon, ne critique pas l'influence dangereuse d'Homère. C'est sur le mode léger de la plaisanterie, en complément d'une réflexion plus profonde, que Socrate fait appel à la parole homérique (p. 175-189).

Une égale variété se marque à l'époque impériale. Dans un discours (*Sur une remarque faite en passant/Peri tou paraphthegmatos*), Aelius Aristide, pour répondre à des critiques visant un éloge de lui-même (*periautologia*), donne un long répertoire d'éloges de soi où Homère se taille la part du lion, avec en particulier la figure du vieux sage Nestor (p. 151-162). C'est aussi un cas spécial qu'offre Dion Chrysostome dans son *Discours aux Alexandrins* où un centon homérique et bouffon de trente-six hexamètres permet de faire la satire de la passion pour les courses de chevaux chez les Alexandrins (p. 133-149). Quant à Plutarque, dans une des *Questions de table* (9, 13), à propos d'une interprétation rhétorique du duel entre Paris et Ménélas au chant III de l'*Iliade*, il met en œuvre les principes d'Hermogène de Tarse (*Des états de cause/Peri staseôn*) dans le cadre d'un banquet de savants où il faut faire preuve de vastes connaissances littéraires et philosophiques pour s'imposer dans le milieu très compétitif des sophistes (p. 191-201).

De façon plus générale, l'étude des exercices d'éloquence (*progymnasmata*) d'époque romaine permet de saisir la présence d'Homère en sa qualité de dénominateur commun au sein de l'éducation (*paideia*) antique, en tant que ciment de l'hellénisme, de l'identité grecque, tandis que les textes sont un entrelacement d'épisodes, de thèmes que rhéteurs et étudiants pouvaient à loisir reprendre et modifier (p. 73-86).

Deux contributions consacrées à la littérature latine – époque classique (p. 47-60) et Antiquité tardive avec Dracontius (p. 229-238) – font entendre un son différent et, à mon sens, pertinent aussi, d'une certaine façon, pour la moitié orientale, hellénophone de l'empire. Ces deux articles en effet font soupçonner que la connaissance du grec dans le monde latin n'était pas aussi répandue et solide que peut le faire penser la lecture de Cicéron ou de Quintilien. Or chez Dion Chrysostome, dont on vient de relever une prouesse, on peut aussi lire un curieux texte (*Sur l'entraînement au discours/ Peri logou askêseôs*) qui laisse le lecteur avec l'impression que l'on pouvait faire bonne figure en société avec pour tout bagage une solide connaissance de Xénophon, le plus facile des classiques. Pour ma part je trouve ce texte prodigieusement significatif car il permet de soupçonner que même pour des hellénophones d'époque romaine la connaissance des classiques était une rude affaire et que seule une étroite élite pouvait se hisser au niveau des virtuoses étudiés dans le présent ouvrage et dont un des plus remarquables fut Libanios d'Antioche au IV<sup>e</sup> siècle.

En effet c'est peut-être chez Libanios que la réception d'Homère se présente sous le jour le plus intéressant, car elle s'accompagne d'une mise à distance de l'héritage littéraire pourtant respecté, d'une critique des vieux mythes et idoles, mise au service des valeurs fondamentales de l'hellénisme. Par exemple Thersite, le vilain de l'épopée, représente un modèle de franc-parler contre l'iniquité des puissants (p. 87-102).

C'est encore la figure de Thersite qui apparaît dans une épître d'Énée de Gaza (v. 450-v. 534), philosophe néo-platonicien converti au christianisme, dans le cadre d'un concours de beauté entre Thersite et le beau Nirée. On retrouve le lieu commun (*topos*) rhétorique de l'éloge paradoxal mais la référence littéraire renvoie aussi à un patrimoine collectif de représentations théâtrales, artistiques, partagé par les éru-

ditions et le public des théâtres. Ainsi Chorkios, autre membre de l'école de Gaza, dans son *Apologie des mimes* (68), fait-il allusion à des mimes bouffons à sujet épique. À l'extrême fin de l'Antiquité (VI<sup>e</sup> s.), l'école de Gaza, qui peut encore s'adresser à un public où se mêlent chrétiens et derniers païens, témoigne d'une attitude ludique à l'égard de la poésie homérique, très différente de la position d'un Plutarque ou d'un Basile de Césarée (p. 217-228).

Le contexte culturel est fort différent six siècles plus tard sous la dynastie des Comnènes (XI<sup>e</sup> s.). Dans un éloge impérial d'Eustathe de Thessalonique – surtout connu des hellénistes par ses commentaires à l'épopée homérique, d'une langue heureusement plus simple que ses éloges impériaux – les allusions à Homère sont superficielles et se limitent à quelques emprunts de mots (p. 247-257).

Pourtant, ajouterai-je pour ma part, Eustathe est sans doute un des meilleurs connaisseurs d'Homère, de son temps et peut-être de tous les temps. Mais il ne pouvait hasarder que quelques clins d'œil à l'intention d'une poignée d'érudits de son acabit. En effet, un siècle auparavant, Psellos, autre considérable savant, dans sa *Chronographie* (VI, 61), faisait toucher du doigt l'abîme qui séparait les auditoires impériaux et les savants comme lui, en révélant l'impossibilité pour de tels auditoires de saisir une allusion à l'*Iliade*.

Mais en fin de compte, tout en œuvrant dans des conditions beaucoup plus difficiles que dans l'Antiquité, jusqu'au temps de Justinien compris, les savants byzantins ont permis aux modernes de relancer la réception d'Homère.

Alain BALLABRIGA

CNRS

a.ballabriga@gmail.com

Sylvia ESTIENNE, Valérie HUET,  
François LISSARRAGUE, Francis PROST (dir.),  
*Figures de dieux. Construire le divin  
en images*,  
Rennes, Presses Universitaires de  
Rennes, 2014, 380 p.,  
21 euros / ISBN 97-2-7535-3522-0.

Les dix-sept contributions de cet ouvrage sont tributaires d'un travail collectif, développé dans le cadre du Groupe de recherche européen du CNRS (2008-2011) FIGVRA, où furent traités nombre de problèmes concernant la représentation des dieux dans des contextes divers. Elles sont issues des travaux de la XIV<sup>e</sup> session du programme FIGVRA, consacrés à une réflexion sur la représentation du divin dans les mondes grec et romain qui privilégie les images divines comme moyen d'investigation. Il s'agissait de les placer dans leur contexte culturel et d'essayer de découvrir quelle notion du divin elles activent. Les axes de réflexion d'un ouvrage aussi foisonnant seraient difficiles à saisir n'étaient le solide fil d'Ariane de l'introduction et les conclusions lumineuses de F. Prost.

Ici, l'image divine est considérée comme une affaire de construction et de message. L'imager, le peintre, le sculpteur doivent, à la fois, rendre la divinité reconnaissable et adapter sa figure au contexte culturel et rituel auquel elle est rattachée. Ils doivent donc faire en sorte que l'image offerte porte suffisamment d'éléments pour que soient identifiés le dieu et explicité le contexte cérémoniel. C'est en effet l'incorporation de l'image dans une activité rituelle référenciée qui lui vaut puissance et vénération et l'instaure comme présentification du divin. Françoise Van Harperen – « Prêtre(sse), tauroboles et mystères phrygiens » – met ainsi en évidence la relation très complexe que la construction de l'image divine entretient avec le rituel, les desservants du culte et la communauté cérémonielle.

Cette problématique remet définitivement en cause la classification évolution-

niste des représentations divines initiée par Pausanias. Les différences formelles entre la pierre, le pilier, le *xoanon*, l'*agalma*, sont uniquement fondées sur la chronologie. Les images des dieux n'ont pas obéi à cette limpide cohérence évolutive et les formes aniconiques ne sont pas le premier stade de la figuration divine. Cette problématique invite également à s'interroger sur le conservatisme généralement attribué à la construction des images divines. Quelle est la part de l'innovation iconographique ? Quelle est celle de la tradition ? Pour Joannis Mylonopoulos – « Simplicity and Elaboration in the Visual construction of the Divine in Ancient Greece » – un changement iconographique qui introduit une césure dans l'histoire du dieu est en général mal perçu : l'Aphrodite de Cnide n'a pas été adoptée par les habitants de Cos parce qu'elle n'était pas la déesse qu'ils avaient l'habitude d'honorer.

La recherche des modalités de la création de l'image divine et de sa mise en scène se retrouve dans plusieurs communications. L'image semble toujours fonctionner par référence, référence au passé, référence au rituel. Pour Emmanuelle Rosso – « *Genius Augusti*. Construire la divinité impériale en images » –, le style de Polyclète est apparu comme le meilleur langage visuel pour signifier le *Genius* d'Auguste. Elle estime, avec Jean-Yves Marc, que le style du forum d'Auguste a pesé sur la représentation du Mars de Mandeure. Youri Volokhine – « Remarques sur la vénération des reliefs au chevet des temples en Égypte ancienne : visibilité et accessibilité du divin » – met en évidence les effets illusionnistes qui permettent à l'image de présentifier le divin. Ailleurs sont examinés les procédés qui permettent de rendre plus tangible la puissance de l'image. Dirk Steuernagel – « Rule of the Game. Individual Donations in relation to the Cult Image during the Hellenistic Period » – s'intéresse au contrôle de l'accès aux images divines. Caroline Michel d'Annville – « Penser les images des dieux

païens au tournant du III<sup>e</sup> s. » - étudie les procédés de figuration dénoncés par le chrétien Arnobe.

L'analyse des assemblées de dieux et de leurs assemblages est au cœur de nombreuses communications même si elle n'apparaît pas dans leur titre. Elle permet de repérer les associations, les hiérarchies, les réseaux que tissent les images pour construire le divin. Comme le dit si bien F. Prost, un dieu en image ne fonctionne jamais seul. Il implique un panthéon, un assemblage complémentaire de forces et de puissance qui complète sa capacité d'action en fonction des besoins des fidèles. Bernard Holtzmann - « Statues de culte et figures associées d'Athéna sur l'Acropole d'Athènes » - montre que la déesse est vénérée selon une combinaison d'images et d'épiclèses à même de représenter la totalité de ses fonctions. Valérie Huet et Stéphanie Wyler - « Association de dieux et d'images sur les laraires de Pompéi » - insistent sur la cohésion des assemblages autour de Dionysos, ce qui impliquerait son appartenance au système religieux de la cité. Thomas Morard - « La double motivation d'Homère et d'Euripide sur l'imagerie de Grande Grèce » - montre que Dionysos, dans la construction des images sur les vases italiotes, est placé en position privilégiée sans qu'il perde sa place dans les assemblées divines.

Un dernier axe de réflexion est consacré, comme le dit Peter Stewart - « Ephemerality in Roman Votive Images » - aux images divines éphémères créées en vue d'un rituel. F. Frontisi-Ducroux - « Images de Dionysos, le dieu masque et son phallos » - présente le dossier extraordinaire de cet *agalma* porté puis charrié à Délos pendant les Dionysia. Didier Viviers - « Quand le divin se meurt. Mobilité des statues et construction du divin » - montre l'importance des dispositifs éphémères qui accompagnent les grandes fêtes civiques grecques. Laurent Coulon - « Du périssable au cyclique : les effigies annuelles d'Osi-

ris » - étudie les deux effigies osiriennes confectionnées à Dendera pour le mois de khoiak. Sylvia Etienne - « *Aurea pompa venit*. Présences divines dans les processions romaines » - attribue un rôle décisif aux processions pour définir la place des dieux. Deborah Steiner - « From the Demotic to the Divine. Cauldrons, Choral Dancers and Encounters with Gods » - évoque les images chargées de relier, lors de ces fêtes rituelles, mortels et immortels.

Des travaux qui ne pourront que faire date dans la recherche de la présentification du divin.

Claudine LEDUC

Université Toulouse-Jean Jaurès (UT2J)  
jobleduc@wanadoo.fr

Annick FENET, Natacha LUBTCHANSKY (éd.),  
*Pour une histoire de l'archéologie  
XVIII<sup>e</sup> siècle - 1945.*  
*Hommage de ses collègues et amis  
à Ève Gran-Aymerich,*  
Bordeaux, Ausonius, 2015, 500 p.,  
25 euros / ISBN 9782356131317.

Annick Fenet et Natacha Lubtchansky ont choisi de rassembler vingt-huit textes dans cet ouvrage de cinq cents pages, afin de rendre un hommage aux travaux d'Ève Gran-Aymerich pour l'histoire de l'archéologie. La chronologie retenue renvoie à son ouvrage de référence, *Naissance de l'archéologie moderne 1798-1945*, publié en 1998. En effet, les travaux de cette chercheuse, menés dans une perspective institutionnelle, politique et internationale, ont largement participé de la reconnaissance de cette discipline comme un objet d'étude à part entière. Trois parties organisent le livre. Introduite par une biographie et une bibliographie (jusqu'à fin 2014) de l'historienne, la première section regroupe des textes sur les origines de l'archéologie, tandis que la deuxième s'intéresse à l'ar-

chéologie du point de vue des transferts culturels. La troisième, enfin, envisage l'archéologie à travers un volet institutionnel. À cet ensemble s'ajoute un texte plus intime de Jürgen von Ungern-Sternberg, traduit en français, sur l'importance de la collaboration franco-allemande dans le parcours de la chercheuse. La conclusion du livre aborde les aspects politiques et actuels de l'archéologie à travers un état des lieux de l'archéologie tunisienne post-Révolution (Houcine Jaïdi).

Développons rapidement. La première partie est consacrée aux lieux, aux hommes, aux spécificités nationales et aux méthodes qui ont contribué au développement de l'archéologie. Deux lieux emblématiques sont présentés : Olympie, à travers l'histoire de la découverte du site (Alain Schnapp), qui de simple *nomen* est devenu un lieu bien identifié (p. 58), Pompéi à travers l'aventure de ses différentes fouilles du XVIII<sup>e</sup> au milieu du XX<sup>e</sup> siècle (Maria Bonghi Jovino). Des hommes ensuite, avec Andrea Lombardi, érudit méridional qui s'est intéressé au passé de l'Italie pré-romaine, et notamment aux Lucaniens. Cela permet à Mario Torelli de présenter une révision historiographique de cette histoire, qui débute traditionnellement avec G. Micali. Caterina Maderna étudie, elle, les collections du comte Franz I von Erbach au XIX<sup>e</sup> siècle. Tandis que François Djindjian consacre un chapitre à la figure atypique du Comte Jean Potocki qui s'est intéressé au passé de l'Europe orientale à travers ses différentes activités. Ensuite, la construction de l'archéologie en Espagne permet de mettre en lumière la place des États dans le développement de la discipline et la construction des nations. Le premier texte de Guillermo Pérez Sarrin et Almudena Domínguez Arranz montre la façon dont l'Antiquité a servi à construire une histoire nationale commune ; le second, de Jorge Maier Allende, présente les activités archéologiques de la Couronne espagnole au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Enfin, Pierre Pinon s'attache

à montrer la modernité des recherches menées sur la céramique sigillée gallo-romaine aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Les publications archéologiques sont évoquées par l'article de Pierre-Sylvain Filliozat consacré aux *Monuments [...] de l'Hindoustan* publiés entre 1817 et 1821 par Louis-Mathieu Langlès, « premier grand livre d'archéologie de l'Inde du Sud » (p. 172) et également un des derniers « musées de papiers ».

La deuxième partie propose une réflexion sur les conditions d'appropriation de ces antiquités en répondant à cette question cruciale : « À qui appartient l'Antiquité ? » (p. 260). Suzanne Marchand revient sur les conditions et les conséquences de la ruée des Européens sur les antiquités dans un texte qui fait écho à celui de Fernando Wulf Alonso sur les modèles nationaux d'analyse du passé colonial et les écueils postcoloniaux. Cette section s'attache à montrer les renouvellements apportés par les transferts culturels à l'histoire de l'archéologie. Dominique Briquel s'intéresse à la réception des œuvres à partir de l'arrivée des deux sarcophages étrusques des Époux en Amérique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la même direction, Bénédicte Savoy retrace l'appropriation du buste de Néfertiti, dont le gouvernement égyptien demande aujourd'hui le retour au Caire, par les milieux intellectuels berlinois après 1914, afin de questionner les conditions d'acquisition d'une œuvre. Stefan Rebenich s'intéresse à la circulation des idées à travers la retranscription d'une lettre de l'archéologue prussien Theodor Mommsen, en séjour à Rome, qui exprime son désarroi à sa femme : Bismarck vient d'ordonner que les publications de l'*Istituto di Corrispondenza Archeologica* se fassent en allemand. Les idées circulent également à travers les cours d'archéologie, tels celui de l'archéologue Raymond Lan-tier, qui se présente comme le relais français de la recherche archéologique espagnole d'alors (Francisco Gracia Alonso), faisant écho au chapitre de Margarita Díaz-Andreu sur la réception de idées françaises sur le

Paléolithique en Grande-Bretagne. Noël Coye montre également comment l'analyse théorique de la préhistoire nord-africaine a longtemps été conditionnée par les grilles analogiques européennes. Enfin, des mythes du XIX<sup>e</sup> siècle sont revisités, comme celui de la « Marseille phénicienne » par Antoine Hermay, ou des controverses comme celle sur l'origine de la langue étrusque qui a entravé la carrière de Jules Martha (Jean Hadas-Lebel).

La dernière partie de l'ouvrage, plus hétéroclite, s'attache à la question institutionnelle et dialogue avec le *Dictionnaire biographique* d'Ève Gran-Aymerich. Les fondateurs des chaires d'archéologie sont évoqués avec Caspar Reuvs, premier titulaire d'une telle chaire aux Pays-Bas en 1818 par Sandrine Maufroy. De même, Natacha Lubtchansky restitue très utilement l'ambiance des cours donnés par Désiré Raoul-Rochette à la Bibliothèque du Roi (1828). En parallèle, Charles Guittard se penche sur le regard porté par l'anthropologue Émile Masqueray sur l'Algérie. Ces articles semi-biographiques résonnent avec la question de la conservation des œuvres évoquée dans le texte de Martín Almagro Gorbea dédié aux enjeux de conservation pour le Cabinet des Antiquités de la *Real Academia de la Historia* tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Les médiations, que ce soit les ouvrages ou les techniques de reproduction, sont mis en valeur par les travaux sur l'Égypte d'Émile Prisse d'Avennes, notamment *L'Égypte monumentale* étudiée par Mercedes Volait. En miroir, le passionnant article d'Hervé Duchêne est consacré à la place controversée de la photographie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans les échanges entre Salomon Reinach et Georges Balagny. L'importance de cette « archéologie de papier » (p. 448) est rappelée avec force par la présentation des archives de l'égyptologue Georges Legrain par Michel Dewachter. Enfin, Annick Fenet s'intéresse quant à elle au volet institutionnel de la Mission archéologique française en Albanie, témoignant d'une

entreprise archéologique menée sous la III<sup>e</sup> République.

L'intérêt de l'ouvrage est de présenter de nouvelles thématiques dans la lignée des travaux d'Ève Gran-Aymerich, tournés vers une réflexion politique, institutionnelle et transnationale de l'histoire de l'archéologie. Le seul regret est de ne pas y trouver davantage de textes relatifs aux objets, sources de cette aventure intellectuelle. Il propose une utile réévaluation de certains présumés historiographiques comme de personnages peu connus, grâce à la mise en valeur de fonds d'archives inexploités et un collectif international de chercheurs ; en cela, ce volume est un très bel hommage aux travaux de la chercheuse.

Élise LEHOUX

Laboratoire ANHIMA UMR 8210  
elise-lehoux@orange.fr

Kate FISHER, Rebecca LANGLANDS (éd.),  
*Sex, knowledge and receptions of the past*,  
Oxford, Oxford University Press,  
Classical Presences, 2015.  
70 livres / ISBN 9780199660513.

Comment la construction de savoirs sur la sexualité peut-elle impacter la construction de savoirs à propos du passé ? Comment les usages sociaux et intellectuels du passé influent-ils sur les représentations des pratiques sexuelles au sein d'un contexte historique donné ? C'est à cette problématique complexe, combinant les perceptions diachroniques et synchroniques du passé avec une objectivation des pratiques discursives sur le sexe, que se proposent de traiter les différentes contributions. Dans leur introduction, Kate Fisher et Rebecca Langlands, les coordinatrices de l'ouvrage, partent de la problématique bien connue de Michel Foucault. La construction de savoirs peut être comprise à partir d'une approche saisissant la discontinuité des pratiques

et des façons de penser. Les cadres épistémologiques diffèrent selon les périodes et les contextes, tout comme les usages du passé et les connaissances construites à partir de l'utilisation de telle ou telle source ancienne. Le rapport aux valeurs et aux normes n'est pas non plus le même et les utilisations du passé diffèrent selon la singularité des acteurs, y compris au sein d'une même période historique. Il y a des usages « idéologiques » et « stratégiques » du passé et des enjeux de légitimation chez les acteurs qui produisent des savoirs sur le sexe.

Le recours à la Grèce antique dans le monde européen des <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles a permis, par exemple, de consolider les luttes balbutiantes des mouvements gays et lesbiens. L'enjeu n'est dès lors pas de savoir si les interprètes auraient *bien* ou *mal* lu les textes grecs ou la poésie de Sapho mais de saisir la façon dont ils l'utilisent. La contribution de Peter Cryle consacrée aux textes libertins du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle prend d'ailleurs pour objet d'étude les différentes formes d'anachronisme produites à partir de l'usage du passé. Cela n'empêche bien évidemment pas de contextualiser avec précision ces discours sur le sexe et leurs appropriations spécifiques des savoirs anciens afin de comprendre de quelle façon, à chaque période historique, certaines connaissances que nous jugeons aujourd'hui obsolètes étaient tenues pour vraies.

Les textes de Jana Funke sur Magnus Hirschfeld (l'un des premiers auteurs à plaider pour l'acceptation sociale de l'homosexualité à la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle) et de Sebastian Matzner sur Karl Heinrich Ulrichs (l'un des fondateurs de la « sexologie » au cours de la même époque) montrent que certains acteurs sont allés chercher des références au passé pour consolider leurs propres thèses. Ulrichs interprète les nombreuses références bibliographiques réunies à partir de la théorisation de la sexualité qu'il est en train de construire. *Les Métamorphoses* d'Ovide et la rencontre d'Her-

maphroditus avec la nymphe Salmacis lui permettent d'affirmer l'existence d'un « troisième sexe » devant être théorisé à partir des études embryonnaires existant sur les hermaphrodites à la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Il en est de même pour Magnus Hirschfeld. Lors de ses expéditions dans les colonies, ce dernier a utilisé certaines représentations non-occidentales, notamment les cultes phalliques ornant des temples hindous, pour démontrer que les comportements homosexuels ne sont pas des actes contre-nature. Le texte de Alastair J. L. Blanchard revient sur les usages stratégiques du passé. Il montre que C. G. Chaddock, le traducteur britannique de Richard Von Krafft Ebing (un psychiatre austro-allemand célèbre), profite de ses publications pour introduire le terme « homosexuality » dans la langue anglaise à partir des années 1890. Alastair J. L. Blanchard montre également qu'un certain nombre d'auteurs ont vu dans *Le Banquet* de Platon, notamment dans le mythe d'Aristophane, des formes de savoirs légitimant les pratiques homosexuelles ou homo-érotiques au sein d'un monde marqué par le puritanisme victorien. C'est en ce sens que vont également les textes de Chris Water sur la postérité d'Oscar Wilde, dont l'usage des œuvres combiné à sa façon de se référer à la Grèce antique ne mèneront pourtant que tardivement à en faire un des « martyrs » de la lutte LGBT, et de Joanna de Groot évoquant la façon dont Sir Richard Burton, un officier colonial, a traduit les *Mille et une nuits* entre 1886 et 1888 à partir de ses propres représentations normatives du monde arabe.

Le passé, notamment la Grèce antique, a laissé un « héritage sans testament » aux producteurs de savoirs sur la sexualité. Dès lors, dans des univers sociaux parfois très hétéronormatifs, tels que les musées dont parle Debbie Chalis dans sa contribution, le fait de faire resurgir les différentes représentations de l'homosexualité et autres formes de sexualité non normatives venant du passé rappelle que les modes de

vie minoritaires, marginalisés, infériorisés et stigmatisés font partie d'un monde commun que nous partageons tous.

Jean ZAGANIARIS,  
CRESC/EGE Rabat  
zaganiaris@yahoo.fr

William DEN HOLLANDER,  
*Josephus, the Emperors, and the City  
of Rome*,  
Leiden/Boston, Brill, 2014, 410 p.,  
122 euros / ISBN 978-90-04-26433-5.

On connaît l'essentiel des relations entre Flavius Josèphe et les Flaviens, d'abord par ce que l'historien en a dit, ce qui laisse parfois des zones d'ombre que la sagacité mais aussi l'imagination des critiques ont tenté d'éclairer. L'auteur, en cinq chapitres, précédés d'une introduction et suivis d'une conclusion, dresse le portrait le plus actuel et, sans doute, le plus scientifique des rapports entre Josèphe et Rome. D'abord à la cour de Néron, puis captif de Vespasien, aux côtés de Titus lors du siège de Jérusalem, protégé par Domitien, intégré – mais dans quelle mesure ? – à la société païenne et à celle juive de la Rome des années 70, Josèphe a pu connaître, au cours d'une longue existence dont on sait mal la fin, la difficulté d'être à la fois Juif et ami des Romains.

Sur le séjour de l'historien dans la Rome de Néron, on sait, au fond, peu de choses. Et c'est sans doute le chapitre le plus original de l'ouvrage. Déjà manquent dates de départ et de retour, l'hypothèse la plus vraisemblable étant qu'il est parti de Judée à l'automne 64 pour y revenir au printemps 66. Des historiens à l'imagination fertile ont même supposé qu'il avait voyagé sur le même navire que Paul, emmené en captivité à Rome. À tout le moins qu'il l'avait rencontré dans la Ville. Rien de cela n'est indiqué nulle part. D'ailleurs Josèphe ne semble pas

connaître les premiers groupes judéo-chrétiens. Par ailleurs, on ignore la nature de ce voyage, mission officielle ou séjour privé. Il ne semble pas avoir rencontré Néron, à coup sûr Poppée dont on sait qu'elle était « judaïsante », ce terme recouvrant des réalités diverses. Car autour de Poppée gravitent des Juifs dont le plus connu est le mime Aliturus.

Sur les liens de Josèphe avec les Flaviens, les choses sont plus claires. Prisonnier de Vespasien, qui n'est pas encore empereur, chargé de chaînes, il lui prédit, dans un mélange d'intuition et de charlatanisme, le trône impérial. Quoi d'étonnant que Vespasien, devenu empereur, le tienne désormais en haute estime ? Dès lors, Josèphe est dans le camp de Titus devant Jérusalem, où sa propre famille compte parmi les assiégés. D'ailleurs, il n'est pas le seul à s'être rallié – par opportunisme, nécessité ou conviction – aux Romains. Agrippa II, accompagné de sa sœur Bérénice, est là aussi avec ses troupes. Quel a été alors le rôle exact de Josèphe ? Simple captif, devenu allié, historiographe chargé de prendre des notes sur le siège ou contact obligé avec les fuyards de Jérusalem dont les renseignements sont précieux ? Quoi qu'il en soit, il reviendra à Rome avec Titus chargé d'honneurs (et de richesses ?).

La mort brutale et prématurée de son protecteur, le départ forcé de Bérénice, avec qui il semble avoir entretenu de bons rapports, l'amènent à se retourner vers Domitien, qu'il n'a pas connu durant la guerre, mais qui le conforte dans son rôle de protégé et d'historien. Dans ces conditions, jusqu'où a-t-il pu garder son identité judéenne ? Surtout à un moment où le nouvel empereur a imposé aux vaincus et à tous les Juifs de l'Empire un impôt spécifique, le *fiscus iudaicus*.

Pour répondre à cette question complexe, c'est le dernier chapitre qu'il faut consulter, celui des relations de Josèphe avec ses coreligionnaires de Rome. L'historien a-t-il vécu isolé, en butte à l'hostilité de ceux qui

le prennent – déjà ! – pour un « collaborateur » ? Non, si l'on en croit un passage (3, 9, 1-2) de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. A-t-il fréquenté un cercle littéraire ? A-t-il pu lire des fragments de son œuvre ? Il semble logique de penser qu'il a conservé de bonnes relations avec les Hérodiens, notamment Agrippa II. Logique aussi d'imaginer qu'il a conservé des liens avec les généraux qui accompagnaient Titus, au moins avec Tiberius Julius Alexander, alexandrin, juif apostat, neveu de Philon le Juif et promis aux plus hautes fonctions en Égypte et en Judée.

Passionnantes questions qu'avec une érudition extraordinaire, certifiée par d'innombrables notes (qui, il faut bien l'avouer, alourdissent parfois le propos) et par une abondante bibliographie, l'auteur tente de résoudre, en examinant toutes les hypothèses et en tentant de se frayer un chemin dans ce maquis touffu, qui s'est élevé depuis des siècles, sur la personnalité et le rôle de Josèphe. On ne peut que lui en être reconnaissant.

Claude AZIZA

Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3  
claude.aziza@laposte.net

Frédéric HURLET,

*Auguste. Les ambiguïtés du pouvoir*,  
Paris, Armand Colin, 2015, 286 p.,  
25 euros / ISBN 9782200275310.

« Il n'y eut pas un mythe d'Auguste, mais des mythes qui ne cessèrent de se reconfigurer au fil des siècles. Chaque époque fabriqua son Auguste en fonction du contexte » (p. 265). C'est par ces mots que Frédéric Hurlet conclut sa biographie du premier empereur romain. Fils adoptif de César, le jeune Octave est l'homme qui fit disparaître par son action la République romaine pour redonner à Rome un gouvernement monarchique, le principat, dont il prend lui-même

la tête en tant qu'empereur divinisé. Par quel génie réussit-il le tour de force de faire accepter – et révéler – à ces Romains qui haïssaient tout ce qui pouvait de près ou de loin ressembler à un roi et à un gouvernement personnel, cette forme même de pouvoir qui allait perdurer après lui pendant près de cinq siècles ? À travers cette monographie passionnante, Frédéric Hurlet nous guide dans les pas de celui qui, jeune adolescent et neveu favori de César, devient le fils adoptif de celui-ci et le destinataire du destin glorieux que le conquérant des Gaules espérait pour lui-même (1<sup>re</sup> partie). Ainsi que le montre l'auteur, rien n'aurait été possible pour Auguste sans César, qui constitua en tant que précédent une référence inévitable tant du vivant de l'empereur que pour la postérité. Un diptyque qui permet cependant d'éclairer efficacement les stratégies politiques d'Auguste, son intelligence et sa conception du pouvoir. À rebours des méthodes brutales de César, son héritier agit avec prudence en respectant les institutions existantes, parvenant à déguiser un coup d'État en une restauration du bien commun qu'est la *res publica*. À sa monarchie, il ne manque que le nom qu'il se garde bien de lui donner, parvenant ainsi à fonder durablement un nouveau régime à la tête duquel il gouverne Rome pendant un demi-siècle (2<sup>e</sup> partie). Après une vie entière passée à combattre et une mort paisible à l'âge canonique de soixante-quinze ans, l'histoire devient mythe : l'image globalement positive que l'on garde d'Auguste – celui d'un fondateur d'empire et d'un prince de la paix – s'adapte aux évolutions de la destinée romaine et apparaît *a posteriori* comme annonciatrice de l'avènement du premier empereur chrétien que sera Constantin. Ce mythe commence à s'élaborer dès la mort de l'empereur en 14 ap. J.-C., en se fondant en premier lieu sur la dénomination *Imperator Caesar Augustus* qui devient l'ononastique impériale officielle et fait perdurer la mémoire du fondateur jusqu'à l'époque contemporaine, puis sur ce

statut exceptionnel de fils de César divinisé, élément décisif qui fait de l'empereur et de ses successeurs des personnalités surhumaines expressément choisies par les dieux pour devenir l'un des leurs. La littérature chrétienne de la fin du II<sup>e</sup> siècle enclenche l'étape suivante en soulignant la synchronie existant entre la naissance de Jésus et la création par Auguste d'un nouveau régime rétablissant la paix, condition nécessaire au développement du christianisme : avant la fin de l'Antiquité, Auguste apparaît comme un instrument au service de Dieu, créateur d'une monarchie faisant elle-même partie des plans divins. Durant le Moyen Âge où le personnage romain dominant est Virgile, la figure d'Auguste se place plus en retrait; le souvenir de la personne s'éloigne au profit du nom *Imperator Augustus* que reçoit symboliquement Charlemagne lors de son couronnement à Rome, en 800, puis Otton I<sup>er</sup>, fondateur à venir du saint empire romain germanique, en 962 : l'appellation fait référence à la figure de l'empereur romain plus qu'à la personne spécifique d'Auguste. Il faut attendre la Renaissance pour voir réapparaître le personnage en tant que référence naturelle de toute réflexion sur le pouvoir et la forme monarchique devenue la norme en Europe. À une époque où la monarchie se veut de droit divin, l'ambivalence du premier empereur romain, qui n'entre pas dans les catégories d'alors, commence à être perçue et critiquée ; prototype du despote, moins flamboyant que César, ennemi du couple passionnel Antoine-Cléopâtre, Auguste apparaît chez Shakespeare comme un être froid et calculateur, tandis que Corneille exploite les ambiguïtés prêtées au personnage en mettant sur scène un Auguste déchiré entre ses crimes passés, sa lassitude du pouvoir et ses devoirs de prince vertueux. Valorisé sous le règne de Louis XIV, l'empereur subit de virulentes critiques au siècle suivant : « un des plus infâmes débauchés de la république romaine », « homme sans pudeur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sangui-

naire, tranquille dans le crime », assène Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*. Les travaux de Mommsen et Syme aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles défendent chacun une vision spécifique du personnage d'Auguste : fondateur d'un nouveau régime durable pour le premier, opportuniste à la recherche du pouvoir et prêt à tout pour s'en emparer pour le second. De cette opposition frontale, Frédéric Hurlet retient qu'« il vaut mieux retenir que le système politique mis en place par Auguste peut être présenté dans deux perspectives différentes selon qu'on se fonde sur la légitimité du pouvoir et sa mise en forme ou sur ses pratiques », (p. 234). L'historiographie française fait quant à elle le choix d'occulter ou de dénigrer le personnage d'Auguste, pâle reflet de César et artisan d'un régime despotique, qui sans être classé parmi les empereurs monstrueux – Caligula, Néron –, ne figure pas non plus parmi les vertueux – Trajan, Marc-Aurèle. Les régimes totalitaires sauront quant à eux récupérer cette figure historique et lui offrir une visibilité inédite, inspirés par cet homme issu d'un milieu modeste qui réussit à gravir tous les échelons pour former un régime nouveau fondateur pour Rome d'une ère nouvelle : Mussolini fait de lui le modèle du nouvel État fasciste, l'universitaire allemand Weber voit en lui la figure messianique annonciatrice de l'avènement d'Hitler (3<sup>e</sup> partie). Pour conclure, une biographie claire, précise et détaillée dont le fil ne se perd jamais, qui s'adresse aussi bien au lecteur curieux qu'au spécialiste d'histoire romaine, et qu'on parcourt avec autant de plaisir que d'intérêt.

Carine GIOVENAL  
 Université Montpellier III  
 cgiovenal@hotmail.com

Luca IORI,  
*Thucydides anglicus. Gli Eight Bookes di  
 Thomas Hobbes e la ricezione inglese delle  
 Storie di Tucidide (1450-1642)*,  
 Roma, Edizioni di Storia e Letteratura  
 (Pleiadi, 19), 2015, 308 p.  
 52 euros / ISBN 9788863728507.

Ce volume, parfaitement présenté d'un point de vue scientifique et éditorial, se fonde sur un riche matériel d'archives, exploité de première main, et sur une connaissance remarquable de la bibliographie. Il apporte ainsi, avec autorité et érudition, un éclairage nouveau sur la réception anglaise de Thucydide (et plus généralement sur la façon dont l'Angleterre a découvert et traduit les auteurs grecs classiques) et sur la traduction de Thomas Hobbes, étudié principalement du point de vue de sa participation à l'éducation des élites. C'est un beau travail d'histoire de la philologie et d'histoire sociale de l'éducation.

En appendice, figurent un « inventario provvisorio delle stampe e dei manoscritti » de Thucydide dans les bibliothèques anglaises entre 1450 et 1650, p. 231-241 (c'est la source principale des nouveautés de l'ouvrage), 10 illustrations très précisément commentées dans le livre, puis une très riche bibliographie : manuscrits, éditions et traductions de Thucydide, sources variées, études critiques modernes.

L'objet propre de Iori est la contextualisation de la traduction de Hobbes – tout à fait exemplaire –, et non le sens de cette traduction par rapport à la pensée philosophique de l'auteur du *Léviathan* (bien qu'il soit désigné tout au long du livre comme « filosofo ») ou par rapport à l'histoire générale de la pensée politique (ainsi, la note 20 de l'introduction renvoie à cet égard à Leo Strauss seulement). Par exemple, on ne trouvera pas dans la bibliographie une étude comme celle de P. J. Ahrens Dorf, « The Fear of Death and the Longing for Immortality : Hobbes and Thucydides on Human Nature and the

Problem of Anarchy », *American Political Science Review*, 94, 3 (2000) 579-593.

Le chapitre I est une histoire précise de l'évolution, au fil des règnes, de l'enseignement du grec entre 1450 et 1642 : la façon dont la rupture avec Rome facilita l'introduction de l'éducation humaniste réformée dans les élites, principalement dans un but religieux, est, en particulier, très bien étudiée, ainsi que l'évolution des principes pédagogiques et du canon. Le chapitre II (« Tucidide nelle scuole di grammatica ») prolonge d'abord utilement le chapitre I, pour conclure à la « perificità degli storici greci » dans l'éducation. Thucydide apparaît cependant dans des morceaux choisis, ou sous forme d'adages pour l'enseignement de la langue ou de la morale (Érasme, et surtout Neander), ou *via* les *Progymnasmata* d'Aphthonios (en traduction latine). Le chapitre III (« Tucidide tra Oxford e Cambridge ») étudie, avec une extrême érudition, les conditions de la lente « canonizzazione » de Thucydide à partir de l'apparition de son nom dans les programmes et de son œuvre dans les bibliothèques (deux Aldines à Corpus Christi en 1517, et, vingt ans plus tard, la traduction de Valla et un manuscrit crétois), mais aussi de notes privées qui peuvent compléter les indications précédentes, et de la circulation des livres dans les collections privées (première attestation d'un Thucydide en vente en 1578 chez un libraire de Cambridge, variété sociale des possesseurs et donateurs à partir des années 1600). Fondée sur les qualités rhétoriques et stylistiques reconnues à l'historien, elle s'appuie aussi sur son intérêt moral et politique, et, de façon plus générale, accompagne l'introduction de la *civil history*. Le chapitre IV (« Tucidide, la corte e l'educazione nobile ») montre avec précision comment les princes (et les princesses) de la famille royale ont eux aussi appris à connaître Thucydide, dans la perspective de leur responsabilité de souverain, tandis qu'en parallèle, les

traités pédagogiques pour l'instruction des *gentlemen* insistent sur un apprentissage, à visée morale, militaire et civile, de la *series temporum* au moyen des historiens antiques, parmi lesquels Thucydide prend peu à peu une place importante, en partie en raison de l'influence en Angleterre d'autorités comme Juste Lipse, Jean Bodin ou Grotius. Son utilisation « politico-antiquaria » apparaît explicitement dans plusieurs circonstances historiques. Avec le chapitre V (« The *Eight Bookes of the Peloponnesian Warre* di Thomas Hobbes ») commence la seconde partie du livre. Iori présente avec précision et autorité la vie de Hobbes avant 1628, puis décrit sa traduction « tra filologia, antiquaria ed istruzione politico-morale », préparée certainement dans le cadre de discussions avec son employeur, Lord Cavendish, et de sa bibliothèque considérable, largement constituée par Hobbes lui-même. Thucydide représente pour Hobbes le summum de la *Thruith* et de l'*Eloquution*. Iori propose ici une très bonne analyse de sa version de Thuc. I, 22, 1. Le chapitre VI (« Filologia, retorica, stile. La traduzione di un umanista ») montre d'abord l'exactitude de la traduction de Hobbes par comparaison avec les traductions précédentes (de plus, il n'introduit que des gloses limitées, en les signalant le plus souvent ; rarement, il laisse de côté des passages qu'il juge pléonastiques, ou contradictoires ; il simplifie parfois la structure grammaticale ; certains mots sont plus typiques de Hobbes que de Thucydide, comme « awe »). I. montre aussi, à partir d'exemples importants, comment il s'est aidé de l'édition d'Aemilius Porta au point de traduire parfois le latin de sa traduction (mais toujours en gardant sa liberté de jugement) et, de la même façon, du *Lexicon Graecolatinum* de Johannes Scapula. Enfin, il analyse la précision de l'imitation du style de l'historien par Hobbes, alliée à une recherche du *grand style* de la Renaissance dans les passages les plus dramatiques,

qui va, semble-t-il, jusqu'à l'insertion de syntagmes issus des traductions de la Bible. Le *modus vertendi* est ainsi révélateur de l'humanisme de son temps. Le chapitre VII (« Erudizione e ricerca antiquaria negli *Eight Bookes* ») définit la notion d'*antiquitates* et leur place par rapport à l'*historia justa* ; il montre à partir des notes de Hobbes sa familiarité avec les travaux du continent, ainsi que sa tendance à proposer des parallèles, parfois anachroniques, avec l'époque moderne, qui sont ceux des livres qu'il a dans sa bibliothèque. I. retrouve aussi les modèles des cartes et illustrations et fait apparaître le travail personnel de Hobbes (notamment pour la carte de la Grèce). Ce chapitre est en même temps une histoire des *antiquitates* en Angleterre à cette époque. Enfin, le chapitre VIII (« Atene e Londra. Il signifiato politico degli *Eight Bookes* ») définit fermement le sens politique de cette traduction : même s'il n'écrit explicitement qu'en 1672 dans son autobiographie qu'il a voulu montrer avec Thucydide *democratia... quam sit inepta*, la critique de la démocratie est constante, et bien analysée tout au long de l'ouvrage, du frontispice à l'introduction, aux notes marginales et à la traduction elle-même de certains passages clefs : l'éloge de Périclès, le jugement sur la tyrannie, par exemple (bonne présentation du rôle de la pensée d'Aristote ; Hobbes a-t-il lu Platon aussi ? le livre n'en parle pas). Le contexte historique immédiat est étudié ensuite minutieusement : Hobbes a interprété ce contexte à partir de Thucydide, qui montre selon lui le lien entre les catastrophes militaires, le régime parlementaire et ses divisions ; la publication du livre est en rapport avec les batailles politiques de son patron, et sa diffusion accompagne les crises politiques de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle.

Au total, ce livre montre donc d'abord très bien la « continua mutazione » des conditions de l'étude du grec, et de Thucydide, en Angleterre, et de la diffusion de celui-ci

parmi les élites. Il analyse ensuite de façon très précise les diverses orientations du travail de Hobbes et, pour finir, l'influence de sa traduction en Angleterre.

Paul DEMONT  
Université Paris Sorbonne  
paul.demont@paris-sorbonne.fr

Sophie LEFAY,  
*L'Éloquence des pierres. Usages littéraires de l'inscription au XVIII<sup>e</sup> siècle,*  
L'Europe des Lumières 38, Paris,  
Classiques Garnier, 2015, 362 p. + 6 pl.,  
39 euros / ISBN 978-2-8124-4619-1.

Le présent ouvrage est issu d'une thèse d'habilitation et présente une très riche synthèse sur les usages littéraires, mais aussi artistiques de l'inscription en France. Chronologiquement, l'enquête est menée de la création de l'Académie des Inscriptions au déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion. Ces deux *termini* indiquent le contexte du fait culturel étudié : entre les débuts de la science épigraphique portant sur les textes latins et grecs, dont les langues sont encore connues, jusqu'à la révélation de la langue et de l'écriture de l'Égypte antique. L'inscription est un procédé scripturaire et littéraire qui a suscité des débats nombreux, que cet ouvrage présente en détail. Pour autant, la science épigraphique n'est pas traitée pour elle-même, elle est un référent auquel sont empruntés des termes descriptifs. On pourrait regretter que cette approche livresque fasse l'économie des corpus d'inscriptions, dont l'existence est certes mentionnée, mais sans en retracer même brièvement la diffusion et les apports à l'histoire comme science.

Il s'agit donc de rendre compte des usages de l'inscription, qu'elle soit à visée historique, comme en atteste la « Querelle des Inscriptions » au sujet des légendes sur les arcs de triomphe dans les bonnes

villes du royaume ou sur les peintures de la voûte de la galerie des Glaces célébrant les hauts faits de Louis XIV, ou mémorielle devant un haut lieu incitant à la méditation tel le cirque de Gavarnie découvert en 1788 et objet d'inscriptions, voire amoureuse comme le pratiqua Rétif de la Bretonne. Le tout dans une période où le livre devient un élément commun de la culture et l'histoire émerge en tant que discipline, en s'intéressant à l'étude de l'origine des langues.

De plus, la connaissance de la mythologie grecque et romaine semble décliner, ce qui rend malaisée la compréhension des tableaux du grand genre ou peinture d'histoire. Cette dernière est encore nourrie par les civilisations de la rive nord de la Méditerranée, la Grèce et Rome. Puisque les images n'évoquent plus spontanément chez le spectateur les passages célèbres de Tacite, Tite-Live, voire Polybe, il devient nécessaire d'en expliciter le sens par des inscriptions. Réapparaît alors la question récurrente de l'allégorie et de l'usage qui en est fait.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est celui des Lumières, de la Révolution, des aspirations de la bourgeoisie à participer au gouvernement et du renouveau de la question de la langue des inscriptions en France, latin ou français. Or qui dit inscriptions dit déchiffrement, que la langue ainsi écrite soit connue ou non. L'idée que les hiéroglyphes sont une langue pour sourds et muets est répandue parmi les intellectuels, tel Diderot. Quand l'inscription recourt au français, elle use des abréviations comme dans les textes en latin et sa compréhension peut alors relever du rébus.

Ce siècle est aussi celui des débuts des sciences naturelles dont les fossiles sont les inscriptions de la nature que l'homme doit élucider. Cet attrait pour la nature est aussi révélé par l'intérêt pour les jardins, l'opposition entre les deux styles – à la française, ou à l'anglaise – ce dernier justifiant l'emploi des inscriptions comme le fit Girardin à

Ermenonville en gravant sur les rochers les citations de Pétrarque ou du Tasse.

Les inscriptions sont aussi vues comme des ornements architecturaux et le contrôle des arts depuis Louis XIV entraîne celui des inscriptions. La question de la langue n'est toujours pas tranchée, puisque même après l'expulsion des Jésuites en 1762 et le développement d'un enseignement en langue française, le choix du latin prévaut sur le socle de la statue de Louis XV aux Tuileries, malgré le solécisme relevé par les contemporains. On aurait aimé avoir quelques données chiffrées sur la diffusion de l'alphabétisation. Avec la Révolution, le débat devient politique, puisque le français est mis en avant dans un souci d'éducation du citoyen, pour qui les discours devaient être compréhensibles aisément, quand le latin devint la langue de la religion, de l'Ancien Régime et donc de l'obscurantisme.

Enfin, l'auteure étudie les caractéristiques de l'inscription qui donnent naissance au style qualifié de lapidaire. Cette manière d'élocution renvoie au laconisme et à l'idéal spartiate défendu par les Révolutionnaires. On revient alors au propos initial : le texte gravé sur la pierre doit répondre à certains critères la brièveté, l'austérité, la sévérité. Cela évoque davantage le latin que le grec, alors que l'époque est bavarde : Voltaire lui-même conçoit une inscription brève en latin et prolifique en français, pour les écoles de chirurgie en 1773.

Les différents usages de l'inscription, comprise comme un texte porté par un matériau différent du papier qui constitue le livre, sont analysés et mettent en évidence le jeu intellectuel et littéraire auxquels s'adonnèrent la plupart des esprits brillants du XVIII<sup>e</sup> s.

Axelle DAVADIE  
 Université de Paris 4 Sorbonne  
 axelle.davadie@gmail.com

Peter LIDDEL & Polly Low (éd.),  
*Inscriptions and their uses in Greek and Latin literature*,  
 Oxford, Oxford University Press, Oxford  
 Studies in Ancient Documents, 2013, XII +  
 403 p., 94 livres / 978-0-19-966574-7.

Dans ce volume, issu d'un colloque éponyme qui a eu lieu à l'Université de Manchester en 2009, P. Liddel et P. Low explorent la réception des inscriptions chez les auteurs grecs et latins. Dans une ample introduction ils explicitent les prémisses du colloque et de leur démarche scientifique en les inscrivant dans un projet de recueil et d'analyse de données épigraphiques transmises par les textes anciens, qu'ils ont commencé en 2003 en vue de la constitution du *Database of inscriptions in Greek and Latin texts*.

La première partie du recueil, caractérisée par une approche historiographique, est consacrée au dialogue que les auteurs anciens ont construit avec le passé. A. Hartmann montre comment le degré de fiabilité d'un document se conjugait avec l'estimation de son ancienneté et D. Langslow comment l'évolution de la langue et de l'écriture ont rendu difficiles la lecture et l'interprétation des inscriptions latines archaïques pour le public des époques postérieures. Les contributeurs soulignent en outre l'importance des sanctuaires et de leurs archives en tant que « centres de documentation » dans des genres variés, de l'histoire (E. Kosmetatou) à l'oratoire et à la philosophie (M. Mari) et ils retracent un éventail de modalités d'appropriation de la source que constituent les inscriptions, qui va de l'emploi d'un document original jusqu'à son invention, en passant par la révision et l'adaptation (M. Haake). L'épigramme inscriptionnelle est au centre de deux dernières contributions de cette section. Y.Z. Tzifopoulos se penche sur les modalités de la construction et de l'articulation de la narration autour des épigrammes dans l'œuvre de Pausanias. A. Petrovic, dans son

étude sur la consultation et l'emploi par les orateurs athéniens du IV<sup>e</sup> siècle av. n. è. de collections d'épigrammes inscrites, propose la naissance d'une nouvelle typologie de collection épigrammatique qui aurait inclus les épigrammes publiques d'intérêt historique.

Dans la deuxième partie du volume les différentes études de cas dégagent non seulement les indices d'une réception de formules et motifs des inscriptions (en particulier métriques) chez les auteurs grecs et latins, mais elles montrent aussi que la pleine appréciation de cette réception devait passer par un public familier avec les codes épigraphiques. Aussi cette section contribue à l'exploration de l'« epigraphic literacy » – selon l'expression de J. Day (p. 217) – dans l'Antiquité gréco-romaine, comme le font D. Fearn à travers la poésie de Simonide et de Pindare, P. Le Ven avec l'exemple de l'hymne à la Vertu d'Aristote ou J. Nelis-Clément et D.P. Nelis, en présentant l'essor de la culture épigraphique sous Auguste. On remarquera que J. Lougovaya, en examinant la présence et la fonction des inscriptions dans les textes théâtraux, étend le sujet d'étude à un corpus qui était resté marginal. Novatrice apparaît aussi la contribution de M. Dinter qui exploite le cadre théorique élaboré par les études sur l'intermédialité afin d'analyser la perte des confins entre modalités inscriptionnelles et modalités narratives à l'instar de l'emploi de la formule d'origine épigraphique *tu quoque* dans l'*Énéide*. Le volume est clos par la contribution de A.V. Zadorojnyi, qui étudie la réception des inscriptions dans la prose d'âge impérial à l'exemple de plusieurs auteurs, de Dion de Pruse jusqu'au *Roman d'Alexandre*.

Trois index (inscriptions ; textes littéraires et papyrus ; sujets) enrichissent le volume et en permettent une consultation aisée pour un public aux intérêts diversifiés. Le recueil se caractérise par une typographie soignée, coquilles et omissions étant très limitées.

On aurait souhaité voir certains concepts de base mieux approfondis, comme, par exemple, ce qu'était une inscription pour les anciens, voire dans quelle mesure le support matériel influençait formes et contenus. Seuls quelques auteurs (par ex. Lougovaya, p. 255) affirment explicitement prendre en considération seulement les inscriptions exposées au public. Ce choix reflète une approche parfois difficile à mettre en œuvre lorsqu'un texte est présenté (cité, résumé ou employé) dans un autre texte, et la sélection des informations se trouve déjà faite par l'auteur ancien. Ambigu, bien que très courant, est en outre le terme d'« épigraphie littéraire » employé pour renvoyer à la réception des inscriptions chez les auteurs anciens, car ce syntagme finit, d'un côté, par qualifier de « littéraires » des documents qui peuvent avoir une composante « littéraire » très faible et qui n'ont souvent aucune prétention esthétique (par exemple, une borne qui marque une limite de propriété), et de l'autre, par exclure implicitement de l'étude spécifiquement littéraire certaines typologies d'inscriptions à cause de leur support (par exemple, les inscriptions métriques).

P. Liddel et P. Low offrent un volume dense et qui garde une cohérence polyphonique en dépit de l'ampleur du sujet choisi et de l'étendue chronologique du corpus. Il a, entre autres, le mérite de réunir les contributions de spécialistes provenant de champs disciplinaires aux approches et aux méthodes différentes, comme le sont l'histoire et la littérature. Ce volume est sans doute destiné à être un point de départ utile pour d'ultérieurs approfondissements des rapports entre épigraphie et littérature.

Francesca DELL'ORO  
Chercheuse indépendante  
francesca.delloro@unil.ch

Eric M. MOORMANN,  
*Pompeii's Ashes. The Reception  
 of the Cities Buried by Vesuvius  
 in Literature, Music, Drama*,  
 De Gruyter, 2015, 488 p.,  
 94,95 euros / ISBN 978-1-61451-885-3.

Sur Pompéi, innombrables sont les études, mais le livre de E. M. Moormann ouvre, avec un réel talent d'écriture et une érudition sans faille, un nouveau champ d'études, à savoir tout ce que Pompéi (et à un niveau plus modeste Herculaneum) a engendré : témoignages antiques, récits de voyage, fictions littéraires, musicales, artistiques et cinématographiques. Travail gigantesque que celui auquel l'auteur s'est attelé. Il est vrai que les nombreux travaux qu'il a consacrés à Pompéi abordaient déjà certains aspects du sujet – notamment la fiction historique – travaux qu'ont vu voir développés tout au long de dix chapitres, où le lecteur va de découvertes en découvertes.

Passons un peu vite sur le premier, qui reprend l'histoire des fouilles et attardons-nous sur les aspects plus novateurs des suivants. D'abord les voyageurs, dont on a du mal à évaluer le nombre exact. On connaît les plus célèbres. Les Goethe, cas unique de trois générations qui portent un regard chaque fois différent lors de leurs visites en 1740 (le père), 1787-1788 (son fils, l'écrivain), 1830 (son petit-fils).

Puis les écrivains anglo-saxons : Scott, en 1842, Dickens, en 1845, Twain, en 1869, Henry James, en 1873 et bien d'autres. Parmi les Français : Chateaubriand, en 1804, Madame de Staël, en 1805, Lamartine, plusieurs fois, entre 1811 et 1844, Stendhal (qui aurait – on ne peut le croire – laissé sa signature sur le temple d'Isis ou à côté...), six fois entre 1811 et 1839, Nerval, en 1834, Dumas, en 1841, Flaubert, en 1851, Gautier, en 1852, Taine, en 1864, Sartre et Simone de Beauvoir en 1936.

Quant aux célébrités européennes, elles font toutes le voyage à Pompéi, François Ier d'Autriche, en 1819, Marie-Louise, l'ex-impératrice, en 1824, la reine Victoria, en

1838, le pape Pie IX, en 1949. Après bien des hésitations Freud s'y rend en 1902, Young, en 1917, et tant d'autres encore.

Après les récits de voyage, la fiction, celle qu'on a en mémoire et celle qu'on découvre avec étonnement : Cazotte (*Le Diable amoureux*, 1772), Joseph Méry, l'ami de Dumas (*Scènes de la vie italienne*, 1834), Léon Daudet (*Les Bacchantes*, 1931), tous ont placé Pompéi dans un coin de leurs romans. Même Frédéric Mazois, à qui l'on doit l'essentiel de la documentation sur les premières fouilles, s'est risqué – avec bonheur – à devenir romancier, dans *Le Palais de Scaurus*, 1822.

Certes *Les Derniers Jours de Pompéi* (G.E. Bulwer-Lytton, 1834), *Arria Marcella* (T. Gautier, 1852), *Gradiva* (W. Jensen, 1903) demeurent les trois récits emblématiques du statut – tout au long du siècle – de la cité. Où le voyageur se risque solitaire au début du siècle, puis en petit groupe en son milieu et qui devient un lieu de voyage touristique à sa fin. Mais que de fictions où le fantasme s'installe définitivement, depuis les variations sur la *Gradiva* (A. Robbe-Grillet, S. Sontag, G. Albatraz) jusqu'aux illuminés, fantômes des victimes vésuviennes, comme ce *Fou du Vésuve* (roman d'A. De Lamothe, 1881).

L'auteur a poussé le raffinement jusqu'à faire le tri entre les personnages de la fiction : ici des païens, comme dans beaucoup de romans contemporains, là des Juifs et des chrétiens (même si le terme est, en 79, anachronique), qui foisonnent dans les récits du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le chapitre VII est particulièrement passionnant, qui examine les vrais et faux manuscrits trouvés à Pompéi. On sait que le thriller archéologique contemporain, le roman policier et, souvent, le roman historique se fondent sur de pseudo-manuscrits trouvés au fond d'une amphore ou au détour d'une ruine !

Il faut attendre le chapitre VIII pour découvrir que musique et beaux-arts n'ont pas attendu Bulwer-Lytton pour déplorer

les derniers jours de Pompéi. Le premier opéra, celui de Pacini, date de 1825 et le premier tableau, celui de Brioulov, de 1833. On aurait aimé quand même, dans ce domaine, voir figurer les nombreuses chansons consacrées au sujet

Le chapitre IX est consacré à Herculanum, parente pauvre – il faut bien l'avouer – de la fiction, quelques romans, un seul film. C'est d'ailleurs dans le domaine cinématographique que l'auteur donne le moins de détails. Certes, il analyse – un peu vite – les diverses adaptations des *Derniers Jours de Pompéi*, ne faisant pas toujours clairement la différence entre fiction et docu-fiction, mais il reste un peu en deçà des attentes d'un lecteur, trop comblé pour ne pas devenir (trop ?) exigeant.

Quoi qu'il en soit, ce livre est un grand livre qui fera date dans toutes les publications pompéiennes. Il sera désormais difficile de faire mieux. D'ailleurs la tâche qui attend le lecteur est immense : retrouver et lire (ou écouter) toutes les œuvres citées. Bref, on pourra, après des années de lectures, et déjà avant, remercier M. Moormann pour cette magnifique étude.

Claude AZIZA

Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3  
claude.aziza@laposte.net

Konstantinos P. NIKOLOUTOS (éd.),  
*Ancient Greek Women in film*,  
Oxford, Oxford University Press,  
Classical Presences, 2013, 376 p.,  
84 livres / ISBN 978-0-19-967892-1.

C'est une excellente idée d'avoir voulu, grâce à des contributions diverses, donner une idée du traitement des héroïnes grecques, mythologiques ou historiques au cinéma. Le résultat, s'il n'est pas parfois à la hauteur de l'ambition affichée, est toujours intéressant.

D'abord Hélène, vue par le cinéma américain (*Hélène de Troie, Troy*) et grec (*Les Troyennes*). Si les analyses des deux premiers films (en deux chapitres distincts) sont excellentes, quelle curieuse idée de vouloir comparer le film de Robert Wise (*Hélène de Troie*) avec *Les Troyennes*, plate adaptation par Michael Cacoyannis de la tragédie d'Euripide !

Ensuite Médée dans *Jason et les Argonautes* et dans les films de P. P. Pasolini et L. Von Trier. On regrettera la faible part accordée à l'analyse du premier, un chef d'œuvre, comparée aux développements sur les deux autres. D'autant plus que – opinion toute personnelle – la *Médée* de Pasolini est l'exemple même de l'adaptation ampoulée, chichiteuse et branchée de la légende. Bref, ce qu'il ne faut pas faire au cinéma.

Belle analyse de la figure de Pénélope qui, dans *l'Ulysse* de Mario Camerini, revêt aussi les traits de Circé, puisque les deux personnages sont joués par la même actrice Silvana Mangano. Tout comme les lignes consacrées aux épouses d'Hercule, Iole et Déjanire. On reste un peu sur notre faim avec les autres héroïnes du cycle troyen, représentées seulement par Clytemnestre.

Tout comme on déplorera, après les très intéressants développements sur les reines de Sparte, Gorgo, et de Macédoine, Olympias, que manquent Aspasia et Sappho. Quant au traitement accordé à Cléopâtre, il est – devant l'abondance de la filmographie – assez pauvre. Mais est-ce encore une héroïne grecque ?

Un livre donc qui est une excellente invitation à aller plus loin dans l'étude des adaptations cinématographiques des figures antiques.

Claude AZIZA

Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3  
claude.aziza@laposte.net

T. POWER & R. K. GIBSON (éd.),  
*Suetonius the Biographer. Studies  
 in Roman Lives*,  
 Oxford, Oxford University Press, 2014,  
 338 p., 70 dollars / ISBN 978-0-19-969710-6

Premier ouvrage collectif en anglais sur Suétone, issu pour l'essentiel d'un colloque qui s'est tenu à Manchester en 2008, ce volume aborde l'originalité du biographe sous différents aspects : style, contenu, composition, réception... Après un chapitre introductif, qui, en s'appuyant sur une riche bibliographie, expose ce propos (T. Power), une première partie, transversale, sur la construction des *Vies*, rassemble trois articles. D. Hurley épingle les problèmes d'organisation que posait le choix d'une présentation par rubriques (*per species*), bien adaptée surtout aux règnes longs, marqués par de grandes réalisations. C. Damon examine les diverses fonctions des citations d'empereurs : comme substituts de *sententiae*, pour souligner des thématiques ou comme vecteurs d'ironie. T. Power s'attache à la manière dont se termine chaque *Vie* suétonienne, souvent en écho les unes aux autres ; les comparaisons et contrastes auxquels conduit le procédé confirment à la fois la cohérence de l'ensemble de l'ouvrage et le jugement qui peut être porté sur chaque empereur.

Une deuxième partie réunit des contributions davantage ponctuelles. J. Henderson s'interroge, à partir des interactions avec la *Vie d'Auguste* (mais pas seulement), sur le statut de la *Vie de César*, à la fois *in and out* à l'intérieur du corpus des *Vies*. Au départ de la législation d'Auguste sur le mariage, R. Langlands voit dans le texte de Suétone divers indices qui suggèrent que, en dépit de ses intentions, cet empereur n'a pu avoir la maîtrise sur l'usage que les princes postérieurs ont fait de l'œuvre qu'il leur léguait. E. Gunderson oppose d'une part la volonté d'exemplarité attachée au personnage d'Auguste et, d'autre part, l'incapacité de son successeur, Tibère,

à livrer lui-même une image exemplaire. Pour D. Hurley, le récit de la mort de Caligula est, en écho à sa carrière de ce prince, élaboré de manière à ce que son assassinat apparaisse comme une juste rétribution de ses actes tyranniques. En comparant la *Vie de Titus* avec celle des autres empereurs, et spécialement celle d'Auguste, W. J. Tatum souligne sa place dans la réflexion de Suétone sur ce qui fait un bon empereur ; cette contribution est l'une de celles qui abordent le plus directement l'idéologie du biographe. Dans une perspective plus strictement littéraire, J.-M. Hulls, à partir de l'image du miroir, livre diverses observations sur la construction de la figure tyrannique de Domitien.

La troisième partie rassemble quatre articles qui sont moins directement liés aux *Vies des Césars*. R. Gibson compare la liste des figures littéraires retenues par Suétone pour son *De Viris illustribus* avec celles que mentionne Pline le Jeune dans ses *Lettres* ; il met en évidence la manifestation de perspectives sociales dans les choix des deux auteurs ainsi que dans leur traitement de la matière, Suétone apparaissant en particulier plus sensible à l'idée d'une ascension sociale procurée par le talent littéraire. T. Power se consacre à un ouvrage perdu de Suétone, *Les Courtisanes célèbres*, remettant en question le caractère biographique que lui a souvent prêté la recherche ; aux fins de sa démonstration, il présente les précédents d'un tel ouvrage dans la littérature grecque, en discute le seul fragment conservé et propose de nouveaux fragments. C'est à un autre ouvrage perdu, sur les spectacles (*De Ludis scaenicis et circensibus* ?) que s'intéresse T.P. Wiseman, plus spécialement à un fragment connu par Diomède et à ce qu'il apporte à notre connaissance de l'histoire du théâtre. J. Wood examine les raisons pour lesquelles, au début du *ix<sup>e</sup>* s., Eginhard a choisi Suétone comme modèle de sa *Vie de Charlemagne* ; un motif pourrait notamment en être la bonne réputation dont, à travers

les auteurs chrétiens (saint Jérôme, Isidore de Séville), mais aussi l'*Histoire Auguste*, le biographe jouissait alors au sein de l'intelligentsia carolingienne.

C'est sans doute un objectif de la plupart des études réunies ici que de faire apparaître l'implication de Suétone dans la composition et l'écriture de son œuvre. En ce sens, au-delà de la diversité des articles qui le constituent, quelques idées traversent ce livre : la cohérence des *Vies des Césars* et la nécessité d'éclairer chaque vie à la lumière des autres, le rôle d'Auguste (voire de César) comme référence pour les princes ultérieurs, la pratique de l'intratextualité et de l'ironie... On relèvera aussi le recours fréquent à la comparaison avec Dion Cassius, presque à part égale avec le plus attendu Tacite, en vue de mieux comprendre la spécificité des choix de Suétone.

Au total, le volume parvient à mettre en lumière un auteur dont les biographies ne sont pas toujours autant utilisées qu'elles le devraient par les historiens, et n'ont peut-être pas non plus trouvé encore leur juste place dans les études consacrées à la littérature latine.

Une bibliographie (très complète), deux index (des passages cités, général).

Olivier DEVILLERS  
Université Michel de Montaigne  
oldevillers@orange.fr

FRANCESCA PRESCENDI,  
*Rois éphémères, enquêtes sur le sacrifice humain*,  
Genève, Labor et fides, 2015, 198 p.,  
21 euros / ISBN 978-2-8309-1500-6.

Lors du colloque intitulé *Sacrifices humains: dossiers, discours, comparaisons*, paru en 2013 (compte-rendu dans *Anabases* 20, 2014, p.425-429), un article de F. Prescendi (p.231-248) abordait le problème des rois éphémères sacrifiés à la fin d'une période

de fête dans les rites antiques et surtout romains, à partir du texte des *Actes de Saint Dasius* découvert à la fin du XIX<sup>e</sup> s. et de leur portée historiographique. Cet article abordait les principaux thèmes que l'ouvrage paru en 2015 (*Rois éphémères, enquêtes sur le sacrifice humain*) reprend dans un ensemble cohérent qui suit la logique de la recherche.

En effet, à l'occasion d'un séminaire sur les fêtes de fin d'année dans le monde romain, l'auteure s'est penchée sur la fête des Saturnales et s'est questionnée sur le rapport entre les sacrifices humains et le dieu Saturne. Au départ de cette recherche, l'article de C. Lévi-Strauss intitulé « le Père Noël supplicié » (*Les temps modernes*, n° 77, 1952, p. 1572-1590) qui s'appuie lui-même sur un fait divers de décembre 1951 quand, à Dijon, une effigie du Père Noël a été brûlée pour critiquer l'aspect commercial de la fête de la Nativité. D'où l'idée que l'image de la mise à mort d'une figure représentant les maux des hommes en fin d'année correspondrait pour Lévi-Strauss à une réminiscence des anciens mythes associés aux boucs émissaires et à la substitution des sacrifices humains par des représentations symboliques. Un des arguments reposait sur la comparaison avec les fêtes de fin d'année à Rome, appelées Saturnales, pendant lesquelles les jeux de gladiateurs se substituaient aux sacrifices humains, dont l'existence est prouvée par l'étude de J. G. Frazer dans son livre *le Rameau d'or* : ce livre traite de la mort et de la résurrection de celui qui incarne le pouvoir royal et regroupe toutes les sources présentant un personnage transformé en roi et mis à mort.

F. Prescendi entend dérouler le fil de cette argumentation. Le premier chapitre présente le fait divers de Dijon puis l'article de Lévi-Strauss. S'ensuit un rappel mythologique : Saturne est surtout un dieu agricole et ses fêtes présentent un lien avec la fin des semailles, l'espérance d'une renaissance printanière et la fertilité de la terre. À partir du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., Saturne

s'approprie des légendes du dieu grec Cronos, qui (entre autres) dévora ses enfants, et devient un dieu ambigu entre civilisation et violence. Lors des fêtes dédiées à Saturne, il existerait bien un roi, d'après le rhéteur Lucien, mais son champ d'action est restreint au domaine privé, comme régisseur de banquet. Aucun élément ne permet d'affirmer que ce roi est mis à mort à la fin des fêtes : l'idée du sacrifice humain semble concerner alors davantage l'imaginaire que la pratique rituelle.

Les chapitres 2 et 3 de cet ouvrage expliquent comment est né cet imaginaire à travers l'étude de la genèse du chapitre du *Rameau d'or* de J. G. Frazer (1854-1941) consacré aux Saturnales publié en 1890, en lien avec la passion du Christ comme rituel de mise à mort du roi dans une seconde version en 1900 (passion du Christ qui finit en annexe lors de la troisième version en 1911). Frazer fonde sa réflexion d'un sacrifice du roi lors des Saturnales sur les *Actes de Saint Dasius*, unique texte qui met en rapport la fête des Saturnales avec le sacrifice du meneur de la fête déguisé en roi. Ce texte a été découvert par son contemporain F. Cumont (1868-1947). L'authenticité de ce manuscrit est assurée mais pas sa datation (postérieure à 325 mais décrivant un fait de 303) ni son auteur. Cette source décrit d'abord la fête des Saturnales puis raconte comment Dasius, soldat chrétien qui a refusé de jouer le roi lors des fêtes, est puni de mort. Le roi, tiré au sort parmi les soldats, pouvait vivre de manière exubérante pendant 30 jours avant de se tuer à la fin de la fête et s'offrir ainsi lui-même aux dieux. F. Prescendi étudie l'effervescence scientifique autour de la découverte de ce manuscrit et l'évolution de la pensée des savants Frazer, Parmentier, Cumont, Lang à partir de lettres inédites échangées entre ces savants et publiées pour la première fois dans cet ouvrage. Ces documents montrent surtout que le débat, au XIX<sup>e</sup> s., se concentre sur l'existence ou

non du sacrifice humain dans la religion romaine.

Le chapitre 4 reprend les sources antiques citées par ces savants, selon une présentation succincte voulue par l'auteure qui pense que leur étude devrait donner lieu à une thèse. La liste des sources est indexée à la fin du livre. Il s'agit de la fête des Sacées, rite de transgression et d'inversion avec la présence d'un roi éphémère mais sans mise à mort ; du rite du bouc-émissaire à Rhodes en rapport avec la divinité Artémis ; du rite des Albanoi lié à la Lune et le meurtre d'un esclave sacré dont le cadavre est conservé comme une relique ; de l'histoire du pauvre de Marseille qui, bien nourri, prend sur lui la misère de la ville avant sa mise à mort ; des rites de *devotio* durant lesquels on donne sa vie pour en sauver une autre ; des rites de libations de sang humain ; enfin des textes qui mettent en relation le mois de décembre et la mort des gladiateurs. L'auteure interprète ces textes selon une thématique agraire et dans le cadre de la fertilité de la terre, suivant en partie seulement les recherches de M. Le Glay. Par exemple, le sang du gladiateur devient source de force et de fécondité. Aucune de ces sources ne met en rapport direct la mise à mort d'un homme et les Saturnales : F. Prescendi montre ainsi comment la pratique décrite dans le martyre de Saint Dasius n'a pas de comparaison à Rome. Les sacrifices humains sont donc étrangers aux fêtes des Saturnales.

Cette conclusion convaincante est bien amenée dans un texte de lecture facile qui suit la logique de la réflexion scientifique. Malgré quelques présentations paraphrasées des lettres au chapitre 3 et des citations iconographiques en provenance de sites Internet non libres de droit, le livre de F. Prescendi est bien documenté, à partir de sources inédites. Le déroulement intellectuel apporte beaucoup de fraîcheur : il est plaisant de jouer entre les textes antiques et l'historiographie actuelle. Le mois de décembre s'avère correspondre tout à fait

aux mois des excès et être le moment propice à la transgression.

Claire JONCHERAY  
Equipe ESPRI, UMR 7045 ArScAn  
claire.joncheray@free.fr

Stéphane RATTI (dir.),  
*Une Antiquité tardive noire ou heureuse ?*  
Colloque international de Besançon,  
12 et 13 novembre 2014,  
Besançon, Presses Universitaires de  
Franche-Comté 2015, 274 p.,  
23 euros/ isbn 978-2-84867-528-2.

*Une Antiquité tardive noire ou heureuse ?*  
Voilà un colloque dont l'intitulé a de quoi surprendre. Moins dans le thème abordé que dans l'opposition de deux termes qu'on ne met pas en général sur le même plan. L'explication viendra ensuite tout au long de treize communications, précédées d'une longue introduction de Stéphane Ratti, l'organisateur du colloque, et suivies de conclusions de Jean-Michel Carrié. Le tout en trois parties : Historiographie et questions de Périodisation (1), Païens et chrétiens : violences, polémiques et appropriations (2), La dernière Antiquité tardive : les v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles (3).

Bas-Empire ou Antiquité tardive ? Giuseppe Zecchini a raison de signaler que les deux termes, pour la même période, ont, le premier une connotation négative – l'opposition avec le Haut-Empire – et le second une connotation positive, indiquant une évolution de l'Antiquité. Le premier terme remonte à l'historiographie française du xviii<sup>e</sup> siècle, confortée ensuite par Gibbon qui fait partir du règne de Commode le début d'une longue décadence. Le second a été introduit et développé par P. Brown, dans les années 1980. L'historien voit non plus une décadence mais un changement radical qui prend son essor à partir de l'Empire chrétien. On sait que,

derrière cette idée, il y a le refus d'une chute de l'Empire Romain sous les coups des barbares et l'affirmation d'une transition douce vers le monde médiéval. Ce débat est encore d'actualité et la thèse de Brown est aujourd'hui combattue par des historiens comme Bryan Ward-Perkins dans sa *Chute de Rome* (2005) qui montre que les barbares ont bien détruit la civilisation romaine.

Mais le terme même d'Antiquité tardive pose un épineux problème de périodisation, à savoir son début. On voit s'affronter ici de nombreuses hypothèses : fin du iii<sup>e</sup> siècle (Règne de Dioclétien), fin du iv<sup>e</sup> siècle (mort de Théodose), voire des dates-clés, comme la défaite d'Andrinople devant les Goths en 378.

Mais quelles que soient les dates choisies pour fixer les limites de cette Antiquité tardive, que certains font perdurer très tard, reste la question de l'attitude de l'Empire chrétien envers les païens et, accessoirement, les juifs. Il est évident que périodes de violences et de paix sociale changent selon les époques et les lieux. Il y eut, parfois, une cohabitation apaisée entre les communautés, voire dans une même famille. Si l'attitude de l'Empereur est de protéger tous ses sujets, il doit aussi s'incliner devant le pouvoir de l'Église quand il veut punir, par exemple, la destruction d'une synagogue. Mais il apparaît que, peu à peu, des mesures sont prises pour en finir avec le paganisme. Le bref sursaut de Julien en sa faveur et son désir, pour rallier à lui la communauté juive, de reconstruire le Temple de Jérusalem ne seront qu'un feu de paille, devant une évolution inéluctable. Peu à peu, le christianisme persécuté va se faire persécuteur. Certes, il y aura encore quelques îlots de paganisme tranquille, si l'on en juge par le témoignage, au début du v<sup>e</sup> siècle, d'un homme d'État-poète, Rutilius Namatianus. Mais il semble bien que l'Antiquité tardive ait, peu à peu, passé d'un rose partiel au noir total.

Passionnant colloque donc, dont chaque contribution mériterait une analyse détaillée et dont ce compte rendu ne

peut être qu'une incitation à une lecture complète.

Claude AZIZA  
 Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3  
 claude.aziza@laposte.net

Brett M. ROGERS et Benjamin Eldon  
 STEVENS (éd.),  
*Classical Traditions in Science Fiction*,  
 Oxford, Oxford University Press, 2015,  
 380 p., 23,49 livres/ ISBN 978-0-19-022833-0.

Professeurs assistants à Puget Sound University et à Bryn Mawr College, Brett M. Rogers et Benjamin Eldon Stevens ont réuni dans ce volume une douzaine de contributions consacrées à la réception de l'Antiquité dans les œuvres de science-fiction, qu'il s'agisse de romans, de bandes dessinées, de films ou de séries télévisées.

Alors que la science-fiction, tournée vers l'avenir et mettant en scène des mondes futuristes, semble *a priori* très éloignée de l'Antiquité, les auteurs montrent dans l'introduction de l'ouvrage à quel point les références antiques irriguent au contraire les productions relevant de la science-fiction, y compris les plus contemporaines. Si l'on considère le *Frankenstein* de Mary Shelley, paru en 1818, comme le premier roman de science-fiction, on constate qu'il empruntait déjà aux mythes antiques : n'était-il pas sous-titré *Le Prométhée moderne* ? L'émergence de la science-fiction, d'abord comme genre littéraire, paraît effectivement contemporaine du retour de l'intérêt pour l'Antiquité à partir des xvii<sup>e</sup>- xviii<sup>e</sup> siècles.

Les contributions sont organisées en quatre grandes parties. La première explore les liens inattendus mais pourtant étroits entre les premiers écrits de science-fiction et les classiques antiques : Jesse Weiner montre ainsi que les poèmes épiques de Lucrèce et Lucien non seulement four-

nissent les modèles de certains passages-clés du *Frankenstein* de Mary Shelley, mais nous aident également à comprendre l'intérêt de l'œuvre contemporaine pour les questions éthiques et scientifiques. Benjamin Eldon Stevens étudie quant à lui la réécriture de Virgile pratiquée par Jules Verne.

La deuxième partie examine l'influence de l'Antiquité sur les œuvres de science-fiction les plus récentes, celles des xx<sup>e</sup> et xxi<sup>e</sup> siècles. Il ne s'agit plus ici seulement de littérature, mais également de cinéma : Gregory S. Bucher analyse le film *Forbidden Planet (Planète interdite)*, réalisé en 1956 par Fred McLeod Wilcox, et met en lumière les liens de ce long métrage à la fois avec la tragédie *Œdipe* de Sophocle au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et avec les conseils donnés par Aristote au iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C. dans sa *Poétique*. Dans sa contribution, Joel P. Christensen compare pour sa part les caractéristiques narratives et thématiques à l'œuvre à la fois dans *l'Iliade* d'Homère et dans le *Dune* de Frank Herbert.

La troisième partie de l'ouvrage est plus particulièrement consacrée à l'influence antique dans les séries télévisées de science-fiction, des années 1960 à nos jours. Cette partie s'ouvre sur une contribution de George Kovacs qui explore l'utilisation des mythes grecs dans plusieurs épisodes de la série *Star Trek* (dont la diffusion aux États-Unis a commencé en 1966). Vincent Tomasso s'intéresse à une série plus récente, *Battlestar Galactica* (diffusée entre 2004 et 2009), qui raconte les aventures, dans un avenir lointain, d'un groupe de réfugiés humains, partis en quête d'un nouvel astre où s'établir, et qui pratiquent une religion calquée sur celle des anciens Grecs. Au terme d'un périple à travers la galaxie, ils s'établissent sur une planète qui est en réalité la Terre, où ils vont fonder la civilisation telle que nous la connaissons : ce qui apparaissait comme un futur lointain se déroulait en réalité dans un passé reculé. Tomasso montre que les allusions à la religion grecque antique

soulèvent des questions, d'ailleurs non résolues, sur les notions de « tradition » et de « progrès ».

La quatrième partie se focalise sur un thème central de la science-fiction contemporaine : l'utilisation d'« autres mondes » quels qu'ils soient – passés, futurs ou parallèles – pour penser des aspects importants voire controversés de notre propre univers. Marian Markins considère ainsi que la vision d'une Amérique tyrannique telle qu'elle est représentée dans la série *Hunger Games* s'inscrit en réalité dans une tradition ancienne qui présente la République romaine sous un jour négatif, les États-Unis se considérant plutôt comme les héritiers de l'empire romain. Certaines fictions flirtent quant à elles avec l'uchronie, présentant une histoire alternative, et interrogent du même coup les fondements de la civilisation occidentale : ainsi dans le « comics » *Pax Romana* de Jonathan Hickman, étudié par C. W. Marshall, l'Église catholique envoie-t-elle dans le passé des soldats chargés d'aider l'empereur Constantin à se débarrasser du paganisme, qui semble avoir triomphé dans un présent qui n'est pas le nôtre.

Au final, quelques grandes interrogations traversent ce volume : quelle est l'Antiquité représentée dans les œuvres de science-fiction, et la définition de cette Antiquité n'est-elle pas largement tributaire des interprétations livrées au Moyen Âge et pendant les siècles qui ont suivi ? Quelle(s) forme(s) aurait l'Antiquité sans ces réceptions successives ? Surtout, les réceptions classiques dans la science-fiction ont-elles pour but de reconstituer l'Antiquité, ou plutôt de s'en débarrasser ? Autant de questions auxquelles les contributions réunies dans ce volume apportent des éléments de réponse, sans doute destinés à être complétés par des études ultérieures.

Catherine VALENTI  
 Université Toulouse-Jean Jaurès (UT2J)  
 cvalenti@univ-tlse2.fr

Jeroen W. P. WIJNENDAELE,  
*The Last of the Romans. Bonifacius -  
 Warlord and comes Africae*,  
 London / New Delhi / New York / Sydney,  
 Bloomsbury, 2015, 182 p.,  
 39,95 dollars / ISBN 978-1-78093-717-5.

Le comte Boniface, qui disputa à Aetius le titre de « Dernier des Romains », reste peu connu, éclipsé par la figure de son rival. L'auteur a tenté, en six chapitres, d'éclairer la vie et la carrière d'un des plus grands défenseurs des dernières années de l'Empire Romain d'Occident. L'ouvrage brosse d'abord un tableau complet du monde de Boniface, ces années 375-420 qui voient la difficile succession de Valentinien I, mort en 375, la terrible défaite d'Andrinople (378) face aux Goths, la prise de Rome par Alaric (410). Le jeune homme est tribun en Afrique et commence avec Augustin une correspondance qui se poursuivra longtemps. Car – deuxième chapitre – les débuts de Boniface (413-421) le montrent d'abord comme un soldat du Christ. La mort de son épouse et le chagrin ressenti ne l'empêchent pas de gravir peu à peu les échelons du pouvoir. Le troisième chapitre le décrit, dès 422, après un remariage, légat de Constance, puis prenant le parti de Galla Placidia et de Valentinien qui partent en exil à Constantinople. Quand ce dernier monte sur le trône, en 425, Boniface est nommé *Comes Africae* et *Comes domesticorum*. Il est alors au faite du pouvoir. Mais très vite, dès 427 (c'est le sujet de la quatrième partie), le vent tourne : Boniface est proclamé *Hostis publicus*. Il faudra attendre l'arrivée des Vandales en Afrique, en 429 (cinquième partie), pour que l'Empire lui redonne ses titres. Mais la rivalité entre Aetius et Boniface, qui s'avérera mortifère pour Rome, les conduit à l'affrontement, en 432, à Rimini. Boniface y perdra la vie. Le dernier chapitre est consacré à son beau-fils Sébastien qui mènera, jusqu'à sa mort en 442, une vie hasardeuse et aventureuse, entre Rome et l'Afrique des Vandales.

Précis, bien documenté, d'une lecture aisée, ce livre fait toute la lumière sur un des derniers défenseurs de l'Empire, laissé injustement un peu dans l'ombre.

Claude AZIZA  
 Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3  
 claude.aziza@laposte.net

Roger D. WOODARD,  
*The textualization of the Greek alphabet*,  
 Cambridge / New York, Cambridge  
 University Press, 2014, 367 p.,  
 74, 99 livres / ISBN 9781107028111.

Woodard propose une double étude dans laquelle le geste d'écriture comme performance est examiné à partir de plaques de cuivre sur lesquelles sont gravés des abécédaires. Les deux études, quoique interreliées, peuvent être lues séparément, mais la profondeur de l'ouvrage repose sur leur juxtaposition.

La première moitié de l'ouvrage porte sur des plaques de cuivre, l'une de la collection de Würzburg (W) et deux de celle de M. Schøyen (MS), gravées d'abécédaires comportant les lettres de α à τ. Après un chapitre sur l'histoire récente des plaques qui explique leur origine obscure, Woodard analyse systématiquement les différentes formes que prennent sur les plaques les vingt-deux lettres de l'alphabet. La comparaison avec d'autres documents (vases, inscriptions) permet de caractériser les différents glyphes employés pour chacune des lettres sur le plan spatio-temporel. Il s'agit d'un chapitre très technique, qui a le mérite d'être clair, même s'il n'est pas toujours suffisamment illustré pour qui n'a pas en tête les différents *yod* ou *kappa* qu'on trouve sur tel vase ou dans tel graffiti. L'ouvrage étant accompagné d'un petit site internet sur lequel se trouvent des illustrations des plaques, il eût été utile d'y inclure des images des principaux vases

et des principales inscriptions citées. Le troisième chapitre, signé par D. A. Scott, propose une étude physique et chimique des plaques, suffisamment bien vulgarisée pour que le lecteur, même peu versé dans les méthodologies utilisées, puisse la comprendre. Son travail permet de montrer que les plaques sont authentiques ; qu'elles sont liées entre elles en raison des composés qui leur donnent leur patine, lesquels montrent qu'elles sont issues d'une même feuille de cuivre ; enfin, que des résidus de bois et de matière organique y révèlent des traces d'inhumation. L'intérêt de ce chapitre tient à la provenance inconnue des plaques, qui ne peut être identifiée à l'aide de critères externes. Woodard reprend au chapitre 4 son étude sur les abécédaires, qu'il transcrit en signalant les « anomalies » : distorsions par rapport à l'ordre alphabétique habituel, séquences de lettres omises, etc. Deux transcriptions distinctes permettent dans un cas de distinguer les différents glyphes utilisés, et dans un autre cas facilitent la lecture à l'aide d'une transcription orthographique commune. Les anomalies les plus communes que révèlent les plaques sont les confusions entre *xi* et *éta* et entre *thêta* et *omicron*, et l'omission de la séquence *κλμνξο*. Les images disponibles en ligne sont très utiles pour suivre l'argumentation des chapitres 3 et 4.

La seconde étude s'ouvre sur des considérations sur le caractère arbitraire des signes sonores et graphiques qui constituent la langue et l'écriture. Woodard rappelle que le nombre de graphèmes ne correspond pas nécessairement au nombre de phonèmes ; que les graphèmes sont appelés à varier ; que l'usage tolère un certain écart par rapport au « signe standard » et une certaine homographie, pour peu qu'une personne compétente linguistiquement soit capable de retracer le signe langagier qu'encode le graphème. Il remarque que l'abécédaire (à tout le moins le noyau a-t) n'a pas changé d'ordre depuis les abécédaires phéniciens, alors que l'ordre des

lettres dans l'abécédaire n'a pas d'impact sur le plan fonctionnel : la structure syntagmatique de l'abécédaire est transmise par la tradition. La langue et l'écriture étant deux phénomènes distincts, les plaques de cuivre appartiennent ainsi au domaine de l'écriture et non de la langue.

En examinant les différents symboles employés pour encoder différents phonèmes, et qui ont été identifiés dans les chapitres 2 et 4, Woodard découvre que les séquences comportant des « anomalies » peuvent être lues non comme des abécédaires mais comme des mots. Le chapitre 6 porte sur une séquence de la plaque MS 2-2, ligne 16, qui peut se lire, en graphèmes habituels,  $\mu\eta\lambda\eta\ \sigma\epsilon\ \lambda\upsilon\zeta\eta\ \alpha\beta\gamma$ . La discussion qui suit vise à déterminer le sens de cette séquence, à l'aide de la linguistique historique et de témoignages archéologiques et littéraires. Woodard établit ainsi deux rapprochements : 1) entre le texte de la plaque et la tradition littéraire sur le sanctuaire d'Héra à Samos, où l'on trouve un sculpteur nommé Smilis et un arbre sacré (*lugos*) à partir duquel des guirlandes sont tressées ; 2) entre les plaques gravées d'abécédaires et d'autres formes d'écriture associées à des performances dans des contextes rituels tels que l'oracle de Dodone où la demande de révélation et la révélation elle-même sont écrites. La séquence  $\mu\eta\lambda\eta\ \sigma\epsilon\ \lambda\upsilon\zeta\eta\ \alpha\beta\gamma$  signifierait alors : « abécédaire, que le stylet te tisse ».

Tous ces éléments se mettent en place dans le dernier chapitre, lorsque Woodard attire l'attention du lecteur sur la confusion entre langage et écriture et sur la métaphore du « tissage poétique » ( $\mu\acute{\epsilon}\lambda\omicron\varsigma\ \upsilon\phi\alpha\iota\upsilon\epsilon\iota\nu$ ) (p. 228). Une comparaison avec des abécédaires latins et hébreux permet de savoir que l'on avait l'habitude de réciter l'alphabet dans l'ordre, mais aussi en intercalant les éléments finaux entre les éléments initiaux ( $\alpha\omega, \beta\psi, \gamma\chi$ , etc.) – ordre alphabétique « tissé » qui a pour effet d'attribuer à un graphème donné (placé à un certain endroit

sur le fil de trame) le phonème encodé à la même position (fil de chaîne) dans l'abécédaire précédent ( $\omega=\beta, \beta=\gamma, \psi=\delta$ , etc.). Le même phénomène se produit en intercalant les lettres finales à partir du milieu ( $\alpha\lambda\beta\mu\gamma\nu$ ). Ce « tissage » de l'alphabet explique certains glissements d'un symbole à un autre pour représenter un même phonème, par exemple thêta et omicron (p. 258-259), la forme des lettres ayant tendance à être contaminée par celle des lettres qui lui sont contiguës dans l'abécédaire « tissé », ou lorsqu'elles se trouvent sur le même « fil de chaîne » et correspondent au même phonème. Ces alphabets tissés filent la métaphore du « tissage poétique » qui désigne la composition orale et la performance, et expriment la structure du langage dans ses composantes paradigmatique (fils de chaîne) et syntagmatique (fils de trame). Ils sont en cela des offrandes appropriées pour des divinités qui envoient des signes ( $\sigma\acute{\eta}\mu\alpha\tau\alpha$ ) destinés à être reconnus et interprétés ( $\acute{\alpha}\nu\alpha\gamma\iota\gamma\nu\acute{\omega}\sigma\alpha\epsilon\iota\nu$ ). Pour Woodard, le « tissage alphabétique » est placé sur un pied d'égalité avec le « tissage poétique » et signe par conséquent la démocratisation de la composition poétique : l'écriture permet à chacun de produire une performance, sans qu'il faille pour cela être un aède reconnu – même si ce n'est que par le tissage d'un abécédaire.

Woodard tisse avec cet ouvrage une toile complexe dans laquelle chaque fil finit par jouer un rôle. Lire les deux études séparément donne sans doute accès aux fils de chaîne et aux fils de trame, mais cela ne rendrait pas justice au travail de son artisan : une telle lecture, trop technique, ne permet pas de voir le tissu.

Mathilde CAMBRON-GOULET  
Université du Québec à Montréal  
cambron-goulet.mathilde@uqam.ca

